

Phalasarna: un port antique, un espace d'échanges en Méditerranée*

Manolis I. STEFANAKIS

Les ruines de l'ancienne Phalasarna se trouvent sur la côte la plus occidentale de la Crète, au fond du cap Κόρυκος ἄκρα¹ ou Κίμαρος², actuelle Gramvousa, dans le golfe de Livadi (fig. 1)³.

La région semble être habitée dès l'époque minoenne, et un petit nombre de fragments de vases du Minoen moyen ont été trouvés sur les flancs des montagnes voisines, à 500 m environ de l'espace archéologique⁴ et du bassin portuaire⁵ (fig. 2). Au VI^e siècle av. J.-C. la ville de Phalasarna se présente déjà comme une cité organisée, comme le montrent les trouvailles de la nécropole archaïque⁶ et les résidus archéo-botaniques de la zone portuaire⁷, et son existence perdure jusqu'au I^{er} siècle av. J.-C.⁸ L'acropole se trouve au sommet (90 m) de la péninsule rocheuse de Koutri. La plus grande partie de la cité s'étend au sud et au sud-est du flanc de la péninsule et à son pied se trouve également le port, tous les deux invisibles pour les bateaux qui naviguent au large. Le port de Phalasarna est intégré dans les fortifications de la ville. Il est protégé par quatre tours défensives, qui sont liées les unes aux autres par une série de murs maritimes et de quais.

* Je voudrais exprimer tous mes remerciements au Dr. Elpida Hadjidaki pour m'avoir permis de présenter la documentation de cette recherche, ainsi qu'à P. Romnaki, M. Mavroudi, D. Palaiothodoros, V. Stefanaki, B. Traeger et G. Patroudakis, pour leur contribution à la rédaction de cet article.

1. Ptolémée 3.15.2; Plin, *HN*, 4.61.
2. Strabon 10.4.2.
3. Les fouilles systématiques de Phalasarna ont commencé en 1986, sous la direction du Dr. Elpida Hadjidaki, archéologue du Service des Antiquités Marines Grecques, et se poursuivent aujourd'hui en collaboration avec le Dr. hab. Nicholas Victor Sekunda, professeur à la faculté d'Archéologie de l'Université Nicholas Copernicus (Toruń, Pologne), et l'auteur, avec des équipes d'étudiants des universités d'Égée, de Thessalie et de l'Université Ouverte (*Open University*) de la Grèce. Pour l'espace et la topographie de la région alentour voir PIRAZZOLI *et al.* 1992, p. 375-379; HADJIDAKI 1988, p. 463-4; HADJIDAKI E., *The Classical and Hellenistic Harbor of Phalasarna in West Crete*, PhD Thesis, Univ. of California, Santa Barbara 1988; Φοράκλας *et al.*, *Οι Επικράτειες των αρχαίων Πόλεων της Κρήτης*, Πέθυμα 6, Πέθυμα 1998, p. 9-16; GONDICAS 1988, p. 85-103; HADJIDAKI E., « Phalasarna » in Myers E. E., Cadogan G., Gifford J. A. et Alexiou S. (éds.), *The Aerial Atlas of Crete*, Berkeley, 1992, p. 244. Pour une présentation générale du site, de son histoire et des fouilles, voir Χατζηδάκη E. et Στεφαννάκης Μ.Ι., « Τα μυστικά της Φαλάσαρνας », *Κρητικό Πανόραμα* 2, 12/2003-01/2004, p. 100-135.
4. NOWICKI 2000, p. 222; HADJIDAKI 1992, p. 244, 247; HADJIDAKI 1988, p. 467, et n. 11.
5. HADJIDAKI 2001, p. 155.
6. HADJIDAKI 1988, p. 467. Τζεδάκης 1969, p. 433-434.
7. HADJIDAKI 2001, p. 155.
8. En général, pour l'histoire de Phalasarna voir HADJIDAKI 2001; *IC* II, XIX (Phalasarna), p. 219-220. Pour l'histoire politique des villes de la Crète occidentale, voir GONDICAS 1988, p. 310-330.

Phalasarna est la plus ancienne ville maritime connue en Crète, puisque Skylax la mentionne dès 350 av. J.-C.⁹. Des écrivains ultérieurs, comme Denys fils de Kalliphon (II^e siècle ap. J.-C.)¹⁰ et l'auteur anonyme du *Stadiasmus maris magni*¹¹, mentionnent également son célèbre port, même si leur référence, comme les enquêtes récentes l'ont démontré, a été anachronique¹².

Le fait que Skylax connaissait déjà, au milieu du IV^e siècle av. J.-C., l'existence de la ville et de son port « fermé » et, d'autre part, la richesse des trouvailles funéraires, la construction des murs et des tours de fortification entre 330-320 av. J.-C., sans oublier le début soudain de son monnayage à la fin du IV^e siècle av. J.-C., montrent que pendant la période hellénistique Phalasarna était l'une des cités-États les plus puissantes de la Crète. Il est probable que c'est au cours du IV^e siècle av. J.-C. qu'elle acquit son indépendance vis-à-vis de la ville voisine de Polyrrhénia, qui dominait la région pendant la période classique¹³. Phalasarna devient une ville prospère vers la fin du siècle, comme en témoigne le traité d'alliance avec Polyrrhénia (qui date du 1^{er} quart du III^e siècle av. J.-C.)¹⁴, grâce au développement de ses activités commerciales, entretenues avec des régions qui s'étendaient du nord de la mer d'Égée jusqu'à la Méditerranée occidentale.

Cette prospérité ne dura pas cependant, et s'acheva brusquement par la destruction de la ville, probablement en 67 avant J.-C., lors de la campagne de Metellus contre les pirates de la région¹⁵. Des traces de cette destruction, et plus particulièrement du blocage du canal qui conduisait au port, ont été découvertes à l'entrée du port pendant les fouilles de 1987¹⁶. Il est probable qu'avant son arrivée à Kydonia, Metellus a détruit Phalasarna et son port afin de ne pas laisser derrière lui un port hostile, qui se trouvait à distance d'un jour de traversée. Cet acte est conforme à la pratique des Romains qui punissaient par des destructions leurs ennemis au début d'une campagne, afin de faire un exemple et de décourager de cette manière une résistance éventuelle lors des opérations ultérieures¹⁷.

9. *Periplus* 47, 14-16: « ὡς ἀκρωτηρίῳ ἐστὶ πρώτη πόλις πρὸς ἥλιον δυόμενον ἢ προειρημένη Φαλασάρνα καὶ λιμὴν κλειστός ».
10. *Descriptio Graeciae* 118-122: « Φασί δ' ἐν Κρήτῃ πόλιν εἶναι Φαλάσαρνα κειμένην πρὸς ἥλιον δύνοντα, κλειστόν λιμὲν ἔχουσαν ».
11. *Periplus Maris Magnis* 336.1-2: « ... Ἀπὸ Βιέννου εἰς Φαλάσαρναν στάδιοι σξῆ ὄρμος ἐστίν, ἐμπόριον, πόλις παλαιά »... Concernant les problèmes de datation de cette œuvre, entre le 2^e et le 11^e s., voir PIRAZZOLI *et al.* 1992, p. 375.
12. Les analyses géomorphologiques (PIRAZZOLI *et al.* 1992, p. 387) montrent que le port ne fonctionnait pas aux époques de Denys fils de Kalliphon, Ptolémée, et Strabon, lesquels cependant le mentionnent dans leur ouvrage. Ceci montre bien que beaucoup de *periplus* écrits à l'époque romaine empruntaient les informations d'autres textes, plus anciens, sans cependant les contrôler systématiquement.
13. Χατζηδάκη *et al.* 1996, p. 40. Concernant l'histoire de Polyrrhénia, voir GONDICAS 1988, p. 222-233.
14. HADJIDAKI 2001, p. 155; HATZIDAKI *et al.* 1996, p. 38-41; CHANIOTIS 1996, p. 179-182; Μαρκουλάκη Στ., « Στήλη Τυλίφου (Μ. Χανίων Ε. 191) », *Πεπραγμένα Η' Διεθνούς Κρητολογικού Συνεδρίου* 2, 2000, p. 239-257; IC II, XI (Dictynnaeum), *tit.* 1, p. 131-133.
15. Plutarque, *Vie de Pompée* 29.1.3-2.1: « ... ὁ γὰρ Μέτελλος, στρατηγὸς εἰς Κρήτην ἐπέμφθη, δευτέρα γὰρ τις ἦν αὐτῆ τῶν πειρατηρίων πηγὴ μετὰ τὴν ἐν Κιλίκιᾳ· καὶ πολλοὺς ἐγκαταλαβὼν ὁ Μέτελλος ἐξῆρει καὶ διέφθειρεν... »
16. HADJIDAKI 2001, p. 159; PIRAZZOLI *et al.* 1992, p. 377; Χατζηδάκη 1992, p. 567; HADJIDAKI 1990, p. 360; HADJIDAKI 1988, p. 475-6. À une profondeur de 1,70 m au-dessous du sol actuel, d'importants blocs taillés d'une longueur pouvant atteindre deux mètres, jetés pêle-mêle, ont été découverts. Leur emplacement et le fait que pendant l'Antiquité ils se trouvaient approximativement à 2 m au-dessous de la surface de la mer indiquent que l'entrée du port fut fermée à la suite d'une action humaine et non d'un événement fortuit.
17. Pour le blocage du canal et sa relation avec l'invasion romaine voir HADJIDAKI 2001, p. 159; FROST 1997,

Après la destruction de la ville, il y a peu de traces d'une nouvelle occupation du site puisque le port, qui en constituait la partie la plus importante, n'est plus utilisé. L'alluvionnement du port a eu lieu pendant un intervalle très bref à la suite du blocage de son entrée¹⁸. Une petite cité, découverte en 1987 à quatre kilomètres au sud de la ville de Phalasarua, survit probablement dans la région pendant la période romaine¹⁹.

Une seconde catastrophe survient le 21 juillet 365, et anéantit totalement les dernières traces de la ville, donnant le dernier coup à la destruction définitive du port. Le plus grand tremblement de terre connu historiquement en Méditerranée (Ammien Marcellin en a été le témoin direct) s'accompagne d'un gigantesque raz-de-marée qui détruit tout sur son passage, ainsi que d'une surrection de la Crète occidentale, de sorte que le port de Phalasarua est désormais bien au-dessus du niveau de la mer. Ammien Marcellin évoque l'ampleur des destructions, «telles que ni les fables ni l'histoire authentique de l'Antiquité ne nous en rapportent de semblables²⁰». Les recherches sismologiques et les datations au carbone 14 confirment que ce tremblement de terre a eu lieu en 1530 (\pm 40) années avant notre ère (1950), c'est-à-dire vers 365 ap. J.-C. Il a été provoqué par la collision entre les plaques tectoniques africaine et égéenne et par le glissement de la première sous la deuxième, à l'ouest de la Crète, élevant dès lors la côte occidentale de l'île de 6 à 9 mètres au-dessus du niveau de la mer (fig. 3)²¹.

Après le séisme de 365 ap. J.-C., Phalasarua semble être abandonnée définitivement. Au Moyen Âge, sa localisation reste inconnue et ce n'est qu'en 1837 que le voyageur anglais R. Pashley localise et identifie les ruines de la ville, mais non celles du port qui se situait à plus de 100 m de la mer²². Cependant, en 1860, T.A.B. Spratt, un autre voyageur anglais, a pu identifier ces installations portuaires²³.

Les fouilles qui ont été effectuées montrent que Phalasarua fut un centre important de contacts et d'échanges commerciaux, financiers, culturels, artistiques, ainsi que de connaissances sur la construction des ports²⁴. Dans cette

p. 110; FROST et HADJIDAKI 1990, p. 527 et n. 22; FROST F.J., «The last days of Phalasarua», *Ancient History Bulletin* 3, 1989, p. 15-17; HADJIDAKI 1988, p. 476.

18. PIRAZZOLI *et al.* 1992, p. 386-7.

19. FROST 1997, p. 111-112; HADJIDAKI 1988, p. 468 et n. 22.

20. Ammien Marcellin, 26.10.15 : «qualis nec fabulae nec ueridicae nobis antiquitates exponunt». Pour une vue générale des destructions causées par le séisme, voir *ibid.* 26.10.15-19.

21. PIRAZZOLI *et al.* 1992, p. 372-3, 387, avec toute la bibliographie correspondante. Voir de plus HADJIDAKI 2001, p. 155-157; FROST 1997, p. 112-114; HADJIDAKI 1990, p. 358 et HADJIDAKI 1988, p. 446, n. 6; *Ατλας των Γεωλογικών Μνημείων του Αιγαίου*, Αθήνα, 2002, p. 229. Les affaissements en Crète et à Anticythère témoignent que l'épicentre du séisme était entre l'extrême sud-ouest de la Crète et la fosse ionienne. Des raz-de-marée dévastateurs, consécutifs à ce séisme, ont frappé de nombreuses côtes de la Méditerranée (Sicile, îles Ioniennes, Epidamne d'Illyrie, sud du Péloponnèse, sud de la Crète et Alexandrie) tandis que des destructions occasionnées par le même séisme sont également mentionnées en Afrique du nord (Leptis Magna, Oea et Sabarta, en Tripolitaine). Pour une présentation générale de ce séisme, voir JACQUES F., BOUSQUET B., «Le cataclysme du 21 juillet 365 : Phénomène régional ou catastrophe cosmique?», in *Tremblements de Terre. Histoire et Archéologie*, Antibes, 1983, p. 183-193; Παπαζάχος Β. et Κ., *Οι Σεισμοί της Ελλάδας*, Θεσσαλονίκη, 1989, p. 229-230; Σπυρόπουλος Π.Ι., *Χρονικό των σεισμών της Ελλάδος*, Αθήνα, 1997, p. 39-42 +.

22. PASHLEY R., *Travels in Crete* II, London, 1837, p. 64-69.

23. SPRATT 1865, p. 227-235. Voir aussi FROST 1997, p. 107.

24. Celles-ci sont d'ailleurs des caractéristiques essentielles pour une étude diachronique. Les aspects économiques (importance du commerce) et techniques (construction et fonctionnalité des installations portuaires)

présentation, nous nous intéresserons plus particulièrement à la céramique trouvée lors des fouilles, aux monnaies émises par la cité, aux activités de piraterie et de commerce des esclaves, à l'architecture défensive, aux donations de grands souverains et, enfin, à l'architecture portuaire.

Les biens d'un port commercial

La céramique

La céramique, à la fois domestique et rituelle, qu'a livré jusqu'à présent Phalasarua, est importante aussi bien quantitativement que qualitativement. Elle permet de tirer des conclusions sur les relations commerciales de la ville et sur son épanouissement économique et culturel. La majorité des tessons retrouvés provient du port, mais la stratigraphie de Phalasarua a été sérieusement perturbée par les catastrophes subies par la ville, le tsunami en particulier, qui ont provoqué un déplacement des tessons vers cette zone portuaire. Des quantités appréciables de vases ont également été découvertes à proximité des deux tours défensives et dans la nécropole, qui se trouve au NE et à l'E des installations portuaires²⁵.

Les vases les plus anciens de la nécropole archaïque et classique sont des importations de Corinthe et surtout d'Athènes. Ont été plus particulièrement trouvés des aryballes corinthiens de la deuxième moitié du VI^e siècle (fig. 4) et des importations athéniennes, constituées de petites amphores et de *skyphoi* ionisants de la fin du VI^e siècle (fig. 5), de lécythes à figures noires du début du V^e siècle, dont certains appartiennent à la production de l'atelier du Peintre d'Hémon, ainsi que de *pélikai* attiques à figures rouges du IV^e siècle (fig. 6).

D'importance également sont les découvertes provenant des tombes de la période hellénistique. La plus intéressante est une œnochoé trilobée du début de cette période, dont l'anse est ornée de deux têtes plastiques, d'un satyre et d'un jeune garçon. Dans un groupe de tombes fouillées en 1986 (3 inhumations dans des *pitthoi* et deux inhumations simples), a été recueillie une série de vases remarquables, parmi lesquels des *pélikai* attiques à figures rouges (fig. 7), un *skyphos* à anse unique, qui contenait un petit vase skyphoïde, une *chytra* et une lampe, qui datent tous des années 320 avant J.-C.²⁶.

son également prises en compte, voir HADJIDAKI E., « Harbour studies », in Delgado J.P., *Encyclopaedia of Underwater and Maritime Archaeology*, New Haven, 1997, p. 187-8; ainsi que ADRIAN J., « Port History: Some thoughts on where it came from and where it might be going », in Fischer L.R. et al. (éds.), *Harbours and Havens: Essays in port history in honour of Gordon Jackson*, St. Johns, Newfoundland, 1999, p. 14-17.

25. La nécropole s'étend sur environ 500 m. De 1837, date de la redécouverte de Phalasarua par Pashley, jusqu'en 2000, environ 90 tombes ont été fouillées. Ces tombes, dans leur majorité, présentent un plan rectangulaire et sont creusées dans le sol ou dans le rocher. Elles datent surtout de l'époque hellénistique, mais certaines sont d'époque archaïque ou classique. Voir GONDICAS 1988, p. 102-103.

26. Pour la céramique provenant de la nécropole, voir HADJIDAKI et INIOTAKIS 2000, p. 56; Χατζηδάκη 1992, p. 567. GONDICAS 1988, p. 107-116. Pour la céramique funéraire archaïque, voir Τζεδάκης 1969, p. 433-434. Pour les tombes hellénistiques, voir Ντιλιού-Κινδελή Β., « Φαλάσαρνα Κισάμου », *ΑΔ* 1981 (1988) Β', p. 401. Un nombre important de *pélikai* attiques à figures rouges du style de Kertch (fin du IV^e siècle), provenant de la région de Phalasarua, a été présenté au musée de La Canée, voir Σκόρδου 1997, p. 43-46, 48-49.

De la fouille d'une partie de la tour circulaire méridionale du port, proviennent des céramiques datant de la deuxième moitié du IV^e siècle, surtout des amphores chiotes, rhodiennes, de Mendé, de Péparéthos, de Cos et de Thasos (fig. 8a-b). On a aussi recueilli plusieurs vases à vernis noir, y compris des cratères, des *skyphoi* et des bols, ainsi que des tessons de vases domestiques non vernissés.

Un fragment de cratère qui représente un jeune homme jouant de l'*aulos* double (fig. 8c), rappelle, en particulier dans le rendu de ses mains, des prototypes athéniens. On peut affirmer que c'est aussi le cas pour des tessons de *skyphoi* recouverts d'un vernis noir métallique, de plats ornés de palmettes inscrites dans un cercle fait d'ovules (fig. 9)²⁷.

La tour carrée septentrionale a aussi livré une grande quantité de céramique hellénistique. Il s'agit de fragments de vases gravés, ornés en pointillé et en rehauts blancs du type *Western Slope*. D'une beauté particulière sont les tessons d'un vase orné en cannelures et en rehauts blancs, représentant des fruits. Un autre vase représente Jason combattant le dragon (fig. 10)²⁸. L'engobe est d'un noir brillant et la pâte a une couleur rose-jaune. Le vase décoré également de cannelures profondes a des anses enroulées. Il appartient, selon toute probabilité, à la production d'un atelier crétois actif avant 250 av. J.-C. On a aussi trouvé des *skyphoi* à parois fines et décoration en relief, des éros ailés entourés de motifs végétaux (fig. 11), et des scènes de combat. Ces *skyphoi* présentent bien des similitudes avec les *skyphoi* en relief provenant de l'Agora d'Athènes et datant du milieu du II^e siècle av. J.-C.²⁹

La zone portuaire a livré l'anse double d'une amphore de Cos, datant du II^e-I^{er} siècle av. J.-C., et un plat à vernis noir, décoré en pointillé et datant du deuxième quart du IV^e siècle³⁰. A côté de la base d'une table (peut-être un autel), a été trouvé, posé sur le sol, un disque en argent, avec deux serpents aux têtes dorées, recouverts d'un *skyphos* mégarien en argent, décoré d'une rosette à neuf palmettes dans le médaillon, datant de la fin du II^e ou du début du I^{er} siècle av. J.-C.³¹

La céramique punique que l'on a trouvée dans le port est contemporaine de la céramique de la république romaine de la région du Vésuve, qui date du II^e et I^{er} siècle av. J.-C. Les couches archéologiques d'où provient cette céramique sont moins profondes que les couches de la période hellénistique tardive et elles sont en relation avec la destruction du port par les Romains³².

La céramique fouillée dans le site de Phalasarina présente deux caractéristiques :

Un groupe important de vases est produit localement. Les vases les plus fréquents pendant toute la période hellénistique sont les vases domestiques à parois grossières (des *chytrai*, des poêles etc.), mais on trouve également dans cette

27. Pour la céramique de la tour circulaire méridionale, cf. HADJIDAKI et INIOTAKIS 2000, p. 55.

28. Voir Μαρκοπούλακη 1997, p. 76, 78, 101. Pour une autre interprétation (Héraklès et l'Hydre de Lerne), voir HADJIDAKI et INIOTAKIS 2000, p. 55 ; FROST et HADJIDAKI 1990, p. 521-522.

29. Pour la céramique de la tour carrée septentrionale, cf. HADJIDAKI et INIOTAKIS 2000, p. 55-56 ; FROST et HADJIDAKI 1990, p. 521-524.

30. HADJIDAKI 1998b, p. 475.

31. Χατζηδάκη 1998α, p. 589 ; Χατζηδάκη 1994/1996, p. 234.

32. HADJIDAKI 1990, p. 360 ; HADJIDAKI 1988, p. 476.

catégorie des vases à pâte fine, de couleur gris-brun ou roseâtre-jaune, à shadings rosâtres ou grises, qui contiennent de minimes quantités de mica. Dans l'échelle Mansell, les qualités de la pâte coïncident avec celles des pâtes attiques. Il s'agit de vases fabriqués dans des ateliers locaux qui imitent avec succès des prototypes athéniens. Ce fait montre que déjà à partir du IV^e siècle, Phalassarna possédait des ateliers capables de produire des vases proches des vases athéniens, tant du point de vue de la qualité que des caractéristiques techniques³³. L'iconographie des *pélikai* à figures rouges est marquée dans les années 350-320 par l'influence athénienne et ce constat peut être généralisé à l'ensemble de la Crète. Les importations attiques, aussi bien que les imitations locales des formes attiques, se retrouvent souvent pendant la période classique tardive de la Crète³⁴.

Pour la période 250-175 av. J.-C., on trouve des vases issus des ateliers locaux, pour la plupart des amphores décorées de cannelures et de médaillons en relief, appelés *Plakettensvasen*³⁵, apparemment d'inspiration égyptienne, mais adaptées aux goûts crétois³⁶. On note aussi la présence de la décoration du type *Western Slope*, qui domine en Crète au III^e siècle³⁷.

Le port de Phalassarna, était ouvert, déjà au V^e siècle, à des importations – vases corinthiens et attiques –, tandis qu'à partir du IV^e et jusqu'au I^{er} siècle av. J.-C., la ville se trouve en contact, outre Athènes et Corinthe, avec un grand nombre de cités de la mer Egée, notamment Chios, Rhodes, Péparéthos, Cos et Thasos. La céramique corinthienne et attique importée se limite aux vases d'usage domestique et décoratif, dont la forme la plus courante est la *péliké* à figures rouges, continuant ainsi la tradition des importations attiques en Crète entamée au début du V^e siècle³⁸. Ces *pélikai* sont fabriquées dans des ateliers attiques à la fin du IV^e siècle, presque exclusivement pour exportation ; la Crète en reçoit. Il est également connu que la Crète occidentale possède une valeur stratégique appréciable pour Athènes, puisqu'elle se trouve sur la route maritime qui, à travers le cap Ténare et Cythère conduit, après un voyage de deux jours, à la Cyrénaïque, aux productions céréalières d'Afrique du Nord et à l'Égypte³⁹. Par ailleurs, au milieu du IV^e siècle, Athènes conclut des traités commerciaux avec plusieurs cités crétoises, dont Kydonia à l'ouest. Il n'est pas donc fortuit que la majorité des *pélikai* proviennent de la partie la plus occidentale de la préfecture, l'éparchie de Kissamos⁴⁰.

33. HADJIDAKI et INIOTAKIS 2000, p. 57.

34. Εγγλέζου et Μαρκουλάκη 1997, p. 15.

35. HADJIDAKI et INIOTAKIS 2000, p. 58-59.

36. Μαρκουλάκη 1997, p. 102-104.

37. Εγγλέζου et Μαρκουλάκη 1997, p. 16.

38. Τζανακάκη 1997, p. 20-21.

39. HADJIDAKI et INIOTAKIS 2000, p. 57 ; STEFANAKIS 1999, p. 254 ; Selon Strabon (10.4.5 ; 5.5.1) et Pline (NH 4.12 et 58), le cap Κριτού μέτωπον au sud-ouest de la Crète était à deux jours et deux nuits de navigation de la Cyrénaïque, tandis que le cap Ténare, au sud du Péloponnèse, était à peine à 700 stades du Κίμαρον ἄκρον (cap Gramvousa), au nord-ouest de la Crète, via Cythère. Voir également FIGUEIRA T. J., « Four notes on Aeginetans in exile », *Athenaeum* 66, 1988, p. 539 ; *id.*, « Aeginetan membership in the Peloponnesian League », *ClassPhil* 76, 1981, p. 4 ; GEROLYMATOS A., « Nikias of Gortyn », *Chiron* 17, 1987, p. 84. Concernant les anciennes routes maritimes, voir ROUGÉ 1981, p. 138-149. Pour la fondation de grands ports situés sur les routes maritimes importantes, voir BLACKMAN 1982b, p. 187-8.

40. Nous connaissons bien les relations entre Phalassarna et l'Égypte Ptolémaïque. Voir Σκόρδου 1997, n. 107 ; IC II, xix, p. 219, et *tit.* 2 ; Pour les relations entre la Crète et l'Égypte en général, voir Παπαδάκης 2000, p. 188-194 et SPYRIDAKIS S., « Οι Πτολεμαίοι και η Κρήτη », *Ariadne* 3, 1985, p. 5-49, avec toute la bibliographie précédente.

La céramique hellénistique provenant d'autres sites de la mer Egée et de la Méditerranée est également directement liée au commerce des denrées, ce qui signifie que Phalasarua était, pour les grandes cités commerciales de la période hellénistique, une station commerciale importante, jouant peut-être le rôle de revendeur.

Monnaies

C'est surtout vers le deuxième quart du V^e siècle av. J.-C., soit un siècle après l'introduction du monnayage en Méditerranée, que le monnayage crétois a commencé. Kydonia, Gortyne, Phaistos et Lyttos sont les premières cités crétoises à avoir inauguré cette pratique⁴¹. La cité de Phalasarua commence à frapper ses premières monnaies en argent avec 100 ans de retard⁴². Ses premiers statères sont en effet frappés durant la deuxième moitié du IV^e siècle av. J.-C. et probablement après 330 av. J.-C., période de prospérité de la ville. Les types de ses statères sont les suivants : au droit (fig. 12), le profil droit d'une tête féminine, portant des boucles d'oreilles et un bandeau autour de la tête, et au revers (fig. 13), un trident orné de deux palmettes, avec les lettres Phi et A entre les dents. Il est probable que la divinité figurée sur les monnaies de la ville est la divinité locale, Artémis Dictynna⁴³.

Ces premières émissions étaient presque exclusivement surfrappées sur des tétradrachmes et didrachmes de Cyrénaïque, ce qui montre l'afflux considérable des pièces cyrénaïques en Crète⁴⁴.

En outre, au début du III^e siècle av. J.-C., Phalasarua a frappé des drachmes et des hémidrachmes en argent, qui étaient également surfrappées sur des monnaies étrangères. Dans bien des cas nous pouvons identifier les traces des types originels sur les monnaies de Phalasarua. Ainsi, pour la frappe des drachmes, ils ont souvent utilisé comme flans des didrachmes cyrénaïques, tandis que pour la frappe des hémidrachmes, ils ont utilisé comme flans des trioboles d'Argos, ce qui montre les relations entre Phalasarua et la Grèce continentale. Selon nos connaissances actuelles, tous les exemplaires d'hémidrachmes, portent au droit des traces du buste de loup des trioboles d'Argos, tandis qu'au revers ils portent la lettre A dans un carré creux, accompagnée d'une multitude de symboles

41. Concernant le début du monnayage en Crète, voir STEFANAKIS 1999, p. 257-264, avec toute la bibliographie précédente.

42. LE RIDER 1966, p. 198 ; Pour les types des monnaies de Phalasarua en général, voir SVORONOS 1890, p. 268-271, pl. xxv, 4-19 ; GONDICAS 1988, p. 117-123. TRAEGER B., « Η νομισματοκοπία της Ελληνιστικής Φαλάσαρνας », *Κρητικό Πανόραμα* 2, 12/2003-01/2004, p. 130-131.

43. La tête figurée sur l'avers est parfois identifiée à la déesse crétoise Vritomartis, ou à la nymphe éponyme de la ville (GONDICAS D.G., « Φαλάσαρνα, πόλις Κρήτης από Φαλασάρνης », *Cretan Studies* 2, 1990, p. 139-145), ou bien encore à Aphrodite Euploia ou Pelagia (SAVIGNINONI L., DE SANCTIS V., « Esplorazione archeologica delle provincie occidentali di Creta », *MonAnt* 11, 1901-2, p. 364-386). Comme nous savons cependant qu'Artémis Dictynna avait un temple important à Phalasarua (DENYS, *Descriptio Graeciae*, 120-122 : «...ἱερόν Ἀρτέμιδος ἄγιον, καὶ καλεῖσθαι τὴν θεὸν Δίκτυνναν...»), il est probable que ce soit cette divinité locale que nous trouvons représentée sur les monnaies de la ville. Pour un problème analogue concernant l'identification d'une figure représentée sur la stèle qui porte l'inscription du traité entre Polyrrhénia et Phalasarua, voir Χατζηδάκη *et al.* 1996, p. 39-40.

44. LE RIDER 1966, p. 117-119. Il faut préciser que la pratique de la surfrappe était employée dans la plupart de villes crétoises durant cette période, voir LE RIDER 1966, p. 54-128. Sur cette pratique, voir STEFANAKIS 1999, p. 261-2.

différents⁴⁵. Il n'est donc pas étonnant qu'une triobole d'Argos aux mêmes types, daté entre 282 et 278 av. J.-C., a été trouvé lors des fouilles de la tour qui se trouve au nord-ouest du port⁴⁶.

Vers 270 av. J.-C., les cités crétoises, dont Phalasarna, cessent d'émettre des monnaies d'argent, sans doute tout simplement par manque de métal⁴⁷. Ainsi, pendant la période suivante, jusqu'à la fin de son indépendance, Phalasarna n'a frappé que des monnaies de bronze (fig.14). Les types des premières monnaies de bronze de Phalasarna sont semblables à ceux de ses monnaies d'argent, tandis que vers la fin de son monnayage un dauphin, symbole maritime, figure au droit, à la place de la tête féminine⁴⁸. Pendant la période romaine, Phalasarna n'a pas frappé monnaie.

Les monnaies étrangères utilisées comme flans à Phalasarna nous offrent un témoignage important sur la datation de son monnayage d'argent et sur ses échanges économiques. Un grand afflux de monnaies cyrénaïques est observé sur l'île entre 300-280/90 av. J.-C.⁴⁹ Les statères de Gortyne, de Phaistos, de Polyrrhénia, de Phalasarna, probablement de Priansos et de Hersonissos, ont utilisé comme flans des tétradrachmes et drachmes de Cyrène, ainsi que des tétradrachmes de Barké, tétradrachmes qui constituent presque la moitié des monnaies étrangères surfrappées en Crète⁵⁰. Cela montre les relations intenses entre les villes crétoises et la côte lybienne, phénomène qui s'explique soit par le retour des mercenaires, dont sans doute des Phalasarniens, sur l'île après 320 av. J.-C.⁵¹, soit par les contacts du roi Magas de Cyrène et des Ptolémées d'Égypte avec la Crète, particulièrement avec la partie occidentale de l'île au début du III^e siècle av. J.-C.⁵² Il est possible que Phalasarna, comme les cités de Gortyne, des Oréioi, de Kantanos et de Polyrrhénia⁵³, entretenaient des relations avec le roi Magas.

Vers la fin du IV^e et au début du III^e siècle av. J.-C., a lieu en Crète un afflux considérable des hémidrachmes d'Argos, comme le prouve leur présence dans les

45. On a parfois voulu distinguer tétroboles et trioboles argiens en séparant têtes et protomés, vraisemblablement à tort. Sur la question, cf. STEFANAKI V., *Le monnayage d'Hiérapytna (Crète orientale) de la fin de l'époque classique à l'époque impériale*, Thèse de doctorat, Université de Paris IV-Sorbonne, 2005, p. 68, note 296.

46. HADJIDAKI et INIOTAKIS 2000, p. 56, n. 12 et fig. 12.

47. STEFANAKIS 2000, p. 202-203. Pour la diminution des émissions des monnaies d'argent des villes crétoises et, en particulier, de l'atelier de la cité de Kydonia, et l'importation de la monnaie de bronze sur l'île pendant le III^e siècle av. J.-C., voir STEFANAKIS 1997, p. 148-166.

48. Deux monnaies de bronze du type de dophin/ Φ , (voir SVORONOS 1890, p. 217, 14-18, pl. xxv, 15-19) ont été trouvées lors de la fouille. HADJIDAKI et INIOTAKIS 2000, p. 56 et fig. 24; Χατζηδάκη 1998α, p. 589.

49. Τουράτσογλου 1995, p. 50 (Keratokambos 1992) : 2 statères; *ibid.*, p. 42-47 (Crète sud-centrale (?) Crète 1991) : 29 statères; *IGCH* 151 (Mitropolis 1915) : 27 statères; *IGCH* 152 (Phaistos 1953) : 65 statères; *IGCH* 154 (Crète centrale) : 12 statères.

50. STEFANAKIS 2000, p. 196-197; Τουράτσογλου 1995, p. 22, α; LE RIDER 1966, p. 128-9.

51. STEFANAKIS 1999, p. 259-260; STEFANAKIS 1997, p. 130-135; McDONALD D., « Mercenaries and the movement of silver to Crete in the late fourth century BC », *Νομισματικά Χρονικά* 15, 1996, p. 41-47.

52. Pour les relations monétaires entre la Crète et l'Afrique du Nord, voir en particulier STEFANAKIS 2000.

53. Στεφανάκης Μ.Ι., « Πολυρρήνια, Ορειοί και Κάνδακος. Μια σχέση του δευτέρου μισού του τρίτου αιώνα π.Χ. », *Πεπραγμένα του Η' Διεθνούς Κρητολογικού Συνεδρίου, Ηράκλειο 1996*, τ. Α3, Ηράκλειο, 2000, p. 249-261. L'étude des monnaies de Cyrène retrouvées dans les trésors crétois (Τουράτσογλου 1995, 22), a renforcé les conclusions de l'étude du Mørkholm O. (« Cyrene and Ptolemy: some numismatic comments », *Chiron* 10, 1980, p. 145-59) à propos des monnaies de Cyrène de la fin du IV^e et du début du III^e siècle av. J.-C. Il est désormais presque sûr que pendant la durée de l'administration ptolémaïque de Cyrène (322/1-300), ces monnaies ont été importées en Crète en plus grande quantité qu'à l'époque de Magas (300-250). Voir STEFANAKIS 2000, p. 199.

trésors et leur emploi comme flans par plusieurs villes crétoises⁵⁴. Leur poids est équivalent à celui des hémidrachmes crétois⁵⁵. Certaines monnaies surfrappées d'Argos portent un croissant de lune comme symbole. Ces émissions d'Argos se retrouvent dans les trésors du Péloponnèse qui ont été enfouis au début du III^e siècle av. J.-C.⁵⁶ Le Rider date avec raison les monnaies pseudo-éginétiques de Kydonia, surfrappées sur les monnaies d'Argos, d'un peu avant ou vers 280 av. J.-C., en constatant que cette datation valait pour les émissions correspondantes de Polyrrhénia et d'Aptéra⁵⁷.

Le commerce a probablement joué un rôle important dans l'importation d'argent en Crète et l'approvisionnement de l'île en numéraire étranger⁵⁸. La présence sur l'île de monnaies étrangères va dans le sens de cette interprétation. Ainsi, l'importation, presque exclusivement en Crète occidentale, de monnaies d'argent d'Argos doit être considérée comme le résultat de l'activité commerciale de l'île à la fin du IV^e et au début du III^e siècle av. J.-C.

Les relations entretenues par les villes crétoises avec le Péloponnèse sont connues. Si on prend en considération les influences de l'iconographie du Péloponnèse sur l'iconographie crétoise⁵⁹, il est probable qu'il y ait eu des relations commerciales entre la Crète et le Péloponnèse, et en particulier entre la Crète occidentale et Argolide⁶⁰. Le témoignage des monnaies surfrappées peut également montrer la sphère d'influence ou les relations commerciales entre la Crète et le Péloponnèse et plus spécialement entre Sicyone et les cités de la Crète centrale et orientale et entre Argos et les cités crétoises de l'ouest⁶¹.

Des mercenaires crétois, de retour chez eux, ont également rapporté des monnaies péloponnésiennes⁶². Pensons plus particulièrement aux mercenaires recrutés par le Macédonien Polyperchon, adversaire de Cassandre, lors de sa période d'activité dans le Péloponnèse, à la fin du IV^e siècle⁶³ ; ou bien aux mercenaires employés par le Spartiate Cléonymos en 303-302, lorsqu'il répondit à l'appel au

54. Pour les monnaies d'Argos trouvées dans les trésors crétois, voir STEFANAKIS 1997, p. 118; Τουράτσογλου 1995, p. 50; LE RIDER 1966, p. 9, n° 8-12. Pour les monnaies d'Argos surfrappées en Crète, voir STEFANAKIS 1997, p. 118; LE RIDER (1966, p. 113, 127, 188) connaît 17 exemplaires analogues à Phalasarina.

55. Concernant le poids crétois pendant le III^e siècle av. J.-C., voir STEFANAKIS 1999, p. 260-261.

56. STEFANAKIS 1997, p. 118; IGCH 130; HACKENS T., « À propos de la circulation monétaire dans le Péloponnèse au III^e siècle av. J.-C. », in *Antidorium W. Peremans Sexagenario Ab Alumnis Obaltum*, Louvain, 1968, p. 92, n. 2.

57. STEFANAKIS 1997, p. 118; LE RIDER 1966, p. 188, 198.

58. STEFANAKIS 1999, p. 256-260; STEFANAKIS 1997, p. 138; Χανιώτης 1987, p. 267; LE RIDER 1966, p. 267.

59. Στεφανιάκης Μ.Ι., « Η τέχνη και οι καλλιτέχνες των Κρητικών νομισμάτων », *Κρητική Εστία* 9, 2002, p. 51; STEFANAKIS M.I., « Kydon the oikist or Zeus Cretagenes Kynotraphes? The problem of interpreting Cretan coin types », *Eulimene* 1, 2000, p. 87 et n. 40.

60. STEFANAKIS 1997, p. 138 (bien que les relations commerciales avec le Péloponnèse ne soient pas prouvées par d'autres témoignages). Pour les relations entre Argos et la Crète, voir HARRISON G.W.M., « Background to the first century of Roman rule in Crete », *Cretan Studies* 1, 1988, p. 130; TOMLINSON R.A., *Argos and the Argolid: from the end of the Bronze Age to the Roman occupation*, London, 1972, p. 78.

61. Le fait d'une part que des monnaies d'Argos aient été utilisées comme flans par trois autres cités de la Crète occidentale, Aptéra, Cydonia et Polyrrhénia, et d'autre part le fait que des monnaies de Sicyone aient été utilisées comme flans par Gortyne, Phaistos et Praisos pendant la même période, rend peu probable l'hypothèse que ces monnaies proviendraient uniquement de la piraterie, même si cette dernière pouvait jouer un rôle dans l'approvisionnement de la Crète en monnaies; voir STEFANAKIS 1997, p. 138.

62. LE RIDER 1966, 192.

63. MACDONALD D., 1996, « Mercenaries and the movement of silver to Crete in the late fourth century BC », *Nom. Chron.* 15, p. 41, 43. Sur l'activité de Polyperchon dans le Péloponnèse voir *id.* pp. 43-44 et n. 6 pour les références bibliographiques.

secours lancé par Tarente contre les Lefkaniens (nous savons que Cléonymos a vogué vers l'Italie avec 5000 mercenaires, recrutés au Cap Ténare⁶⁴). Le traité conclu entre les Polyrrhéniens et les Phalassarniens, suite à l'intervention de Cléonymos, au début du III^e siècle⁶⁵, suggère une relation plus ancienne entre les cités de Crète occidentale et le Spartiate, et rend probable la contribution de leurs soldats à l'armée levée par ce dernier⁶⁶.

Le butin des pirates et le marché des esclaves

La piraterie était un domaine particulier de l'activité navale pendant l'époque classique et hellénistique en Crète. Selon Chaniotis, « les Crétois se tournent vers la piraterie à cause du surpeuplement, du manque de terre et surtout de leur éducation militaire, qui ne se satisfaisait pas d'activités paisibles. Dans cette société militaire, les nobles ne concevaient pas l'invasion violente et le pillage comme du vol, mais comme un mode d'existence légitime, analogue par exemple à la chasse ou à la pêche; la violence ainsi exercée, qui constituait une partie de l'éducation des adolescents, était la manifestation d'une supériorité guerrière et une occupation plus digne des citoyens qu'une activité manuelle, artisanale⁶⁷ ».

Même si la piraterie crétoise paraît être florissante depuis le milieu du III^e siècle av. J.-C.⁶⁸, quelques faits indiquent déjà son existence pendant la deuxième moitié du IV^e siècle⁶⁹. Si nous prenons en considération la mission d'Amphoterios, venu en mer Égée pour arrêter la piraterie⁷⁰, nous pouvons émettre l'hypothèse que les Spartiates et les Perses encourageaient la piraterie crétoise, afin de gêner les communications d'Alexandre avec la Grèce continentale et d'enrayer son projet de faire de la Méditerranée orientale une mer macédonienne⁷¹.

Le profit provenant de la vente d'esclaves était l'un des revenus les plus lucratifs⁷². Les victimes des guerres et des actes de piraterie étaient vendues en Crète à des acquéreurs locaux ou étrangers. Une inscription athénienne de 320 av. J.-C. honore le Kydonien Eurylochos, pour avoir libéré un grand nombre d'esclaves athéniens détenus en Crète et pour avoir permis, à ses propres frais, leur retour au pays⁷³. Nous avons bien là une confirmation du marché des esclaves en Crète, bien évidemment approvisionné par la piraterie⁷⁴.

Si la piraterie a pu être exercée individuellement, des indications existent cependant que la piraterie a été encouragée par certaines cités pendant les pre-

64. Diod. 20.104.1-3

65. Μαρκουλάκης Στ., « Σπήλη Τυλίφου », *Πεπραγμένα του Η' Διεθνούς Κρητολογικού Συνεδρίου*, Α1, Ηράκλειο, 2000, p. 239-257; GONDICAS 1988, p. 230, n. 78. IC II, XI, 1.

66. BUXTON B., *Diktynna. Myth and Cult*, (MA thesis), Victoria University of Wellington, 1995, p. 117.

67. Χανιώτης 1987, p. 219-20.

68. BRULÉ 1978, p. 102.

69. Pour la pratique probable de la piraterie par les Crétois déjà depuis l'époque minoenne et ultérieurement pendant l'époque archaïque, voir DE SOUZA 1999, p. 15-6, 19. De manière plus générale, concernant cette piraterie crétoise voir HADJIDAKI 1992; BRULÉ 1978.

70. Arrien 3.6.3; Quinte-Curce 4.8.15. BOSWORTH 1975, p. 27-36.

71. Μικρογιαννάκης 1967, p. 40.

72. Concernant le commerce d'esclaves comme source d'un enrichissement rapide, voir DE SOUZA 1999, p. 60-65; CHANIOTIS 1996, p. 121-2; PETROPOULOU 1985, p. 68-74.

73. IG II², 399; *Syll*³, 535-37. Voir DE SOUZA 1999, p. 67 et n. 93; BRULÉ 1978, p. 16-17.

74. BRULÉ 1978, p. 16-7; Μικρογιαννάκης 1967, p. 42, 49-50.

mières décennies du III^e siècle av. J.-C. C'est ainsi qu'en 293/2 a. C, ou au milieu du III^e siècle⁷⁵, un traité d'immunité est conclu entre la cité de Milet et 28 cités crétoises : les contractants s'engagent à interdire le commerce des personnes et à libérer les prisonniers milésiens détenus en Crète⁷⁶.

Selon deux décrets honorifiques athéniens, des années 228 et 217/6-196/5, le Kydonien Eumaridas⁷⁷ et son fils Harmion,⁷⁸ ont également dépensé de l'argent pour la libération des esclaves athéniens détenus en Crète. La piraterie crétoise prospère à la fin du III^e siècle av. J.-C., comme les douze incursions menées par des Crétois contre des cités égéennes le laissent supposer⁷⁹.

A la fin du III^e siècle av. J.-C., Philippe V de Macédoine, devenu le « protecteur » de la Crète en 217 av. J.-C., a encouragé la piraterie crétoise⁸⁰. C'est probablement surtout après 205/4 qu'il finance les Crétois, les incitant à développer leurs activités, ce qui déclenche une guerre entre Rhodes et plusieurs cités crétoises, entre 205 et 200 av. J.-C.⁸¹.

Le traité d'immunité de Teos avec plusieurs cités crétoises constitue une preuve supplémentaire de l'importance de la piraterie crétoise vers 204/3 ou 201 av. J.-C., étant donné que pas moins de dix-huit cités de l'île ont participé au traité⁸². Il n'est pas certain que la piraterie crétoise ait diminué après la guerre de 205-01 av. J.-C. La deuxième série de traités d'immunité entre Teos et les cités crétoises, vers 170 av. J.-C.⁸³ et la recrudescence du monnayage crétois dans les premières décennies du II^e siècle, suggèrent plutôt le contraire⁸⁴.

Il est probable que toutes les cités qui participaient au traité d'immunité de Teos exerçaient la piraterie⁸⁵, encouragées en cela soit par Philippe V, soit par le tyran Nabis de Sparte, son allié pendant l'hiver de l'année 197 av. J.-C.⁸⁶.

75. Pour le problème de la datation du traité passé entre Milet et des cités crétoises, et l'hypothèse la plus probable des années 259/3-250 av. J.-C., voir CHANIOTIS 1996, p. 34-35, avec toute la bibliographie précédente.

76. DE SOUZA 1999, p. 62-3; *id.* 1993, p. 196-7; PETROPOULOU 1985, p. 68-72; BRULÉ 1978, p. 11-2; Μικρογταννάκης 1967, p. 51-2.

77. *IC* II, x, 111; *Syll*³, 535. Voir DE SOUZA 1999, p. 62, 66-67; CHANIOTIS 1996, p. 448 et n. 2161; DE SOUZA 1992, p. 201-3; PETROPOULOU 1985, p. 73; BRULÉ 1978, p. 17-20.

78. *IC* II, x, 110-111; *Syll*³, 536-7. BRULÉ 1978, p. 23

79. BRULÉ 1978, p. 66-7.

80. Polybe 7.11.9; 13.5.1; Polyen β.17.2; Plut. *Anat.* 4.50; voir KREUTER 1992, p. 55; BRULÉ 1978, p. 44-46.

81. Diod. xxvii 3.1; Polybe XIII, 5.4; Polyen. β.17.2. Sur la Guerre crétoise, voir DE SOUZA 1999, p. 80-85; CHANIOTIS 1996, p. 38-40; KREUTER S., «Die Beziehungen zwischen Rom und Kreta vom Beginn des zweiten Jahrhunderts v. Chr. bis zur Einrichtung der römischen Provinz», in Schubert C. et al. (éds.), *Rom und der griechische Osten, Festschrift für H.H. Schmitt zum 65 Geburtstag*, Stuttgart, 1995, p. 140-1; DE SOUZA 1992, p. 231-38; KREUTER 1992, p. 56-7; BRULÉ 1978, p. 29-56.

82. DE SOUZA 1999, p. 68-69; RIGSBY 1996, p. 297-325; KREUTER 1992, p. 57-61; ERRINGTON R.M., «Rom, Antiochos der Grosse und die Asylie von Teos», *ZPE* 93, 1980, p. 279-284; BRULÉ 1978, p. 72-4, 94.

83. RIGSBY 1996, p. 289-290, 316-325; *IC* I, b (Arcades), 53 et p. 28; vi (Viannos), 2; viii (Knossos), 11; xix (Malla), 2; xxiv (Priansos), 1; *IC* II, III (Aptera), 2; xv (Hyrtakina) 185-186.

84. SPYRIDAKIS (1970, p. 39) s'est trompé en émettant l'hypothèse d'une diminution de la piraterie crétoise au début du II^e siècle, en se fondant sur la diminution des ateliers civiques en Crète.

85. Μικρογταννάκης 1967, p. 183.

86. WALBANK F., *Philip V of Macedon*, Cambridge, 1940, p. 163ff. Selon Guarducci (*IC* I, *praef. hist.* p. 49) la guerre crétoise a uni Philippe V, Nabis et les Crétois contre Rhodes. Errington, (1969, p. 40-41), néanmoins, doute de cette coopération et pense que Nabis était hostile à Philippe V et aux Crétois et a aidé Rhodes lors de la première guerre crétoise. L'accord entre les deux rois a été conclu après la guerre, probablement en 198/7 av. J.-C.

Ce dernier s'est intéressé à la partie occidentale de l'île⁸⁷, en exerçant probablement la piraterie en association avec les cités crétoises⁸⁸.

Phalasarna était peut-être l'une des cités pirates à la fin du III^e siècle av. J.-C., puisqu'elle est mentionnée dans la première série de textes relatifs à l'immunité de Teos, en 204/3 ou 201 av. J.-C.⁸⁹ Dès que les Romains eurent mis un terme aux activités de piraterie de Nabis, avec la paix de 195/4 av. J.-C.⁹⁰, ils firent exactement ce que les Rhodiens avaient fait pour la partie orientale de l'île à la fin du III^e siècle av. J.-C. : ils imposèrent l'ordre en Égée en réprimant la piraterie crétoise⁹¹. Un des termes de la reddition de Nabis était de cesser ses contacts avec la Crète et de livrer à Rome toutes les cités qu'il y possédait⁹². Rome s'occupa probablement encore davantage des affaires crétoises après la fin de la tyrannie de Nabis, en 192 av. J.-C. Nous ne savons pas si Phalasarna était l'une des cités « possédées » par Nabis, mais il est probable que ce fut le cas de Kydonia, ce qui pourrait expliquer ses relations avec Rome dans les années 180 et la guerre qu'elle mena contre Phalasarna à partir de 189 et remportée en 184 av. J.-C., en conformité avec le plan romain de répression de la piraterie⁹³.

Tous ces éléments montrent que la Crète était réellement une base pour les opérations de piraterie et un marché d'esclaves au moins depuis le IV^e, et jusqu'au début du II^e siècle av. J.-C., et que la mission d'Amphoteris et les traités d'immunité de Milet et de Teos avec plusieurs villes crétoises, ont eu pour but de protéger les voies de communication et de commerce contre les attaques des pirates. Les riches Kydoniens Eurýlohos (fin du IV^e), Eumaridas et son fils Harmion (fin du III^e), étaient probablement des trafiquants d'esclaves qui sont intervenus pour la libération des prisonniers athéniens. C'est durant cette période qu'augmente également l'afflux d'argent en Crète, tandis que de grands commerçants, devenus très riches, prêtent de l'argent avec des intérêts élevés. Aux prêteurs de Crète recouraient aussi des cités étrangères comme Paros, afin de payer la rançon pour les prisonniers des incursions des pirates⁹⁴.

Il semble que la piraterie ait été provisoirement contrôlée suite à l'intervention en Crète de Rhodes et de Rome. La réintroduction, cependant, du monnayage en Crète à la fin du II^e siècle av. J.-C. est peut-être la conséquence des dettes que

87. Selon Polybe (13.8.2, 1-2), Nabis « ἐκοινώνει μὲν γὰρ τοῖς Κρησὶ τῶν κατὰ θάλατταν ληστειῶν ». Pour une coopération probable de Nabis avec Polyrrhénia, Aptéra, Kéraia, Lappa, Cnossos, Rhaucos et Kydonia, non seulement afin que les bases pirates se maintiennent en Crète mais aussi pour qu'ils acquièrent un accès aux fournitures de bois nécessaires à sa flotte et aux mercenaires nécessaires pour son armée, voir KARAFOTIAS 1998, p. 109-110; CHANIOTIS 1996, p. 42-3.

88. Polybe 13.82; Tite-Live 34.32.18; 34.35.9; 34.36.3. Pour Nabis, roi de Sparte (207-192 av. J.-C.), sa relation avec la piraterie et ses intérêts en Crète, voir DE SOUZA 1999, p. 84-86; KARAFOTIAS 1998, 106; DE SOUZA 1992, 74-7; CARTLEDGE P., SPAWFORTH A., *Hellenistic and Roman Sparta*, London, 1989, p. 67-9, 75-77; BRULÉ 1978, p. 46-50; ERRINGTON 1969, p. 34-39; FORREST G., *A History of Sparta*, London, 1968, p. 148-9.

89. Voir par exemple *IC* II, x (Cydonia), *tit.* 2; *IC* II, (Polyrrhenia), *tit.* 3.

90. Tite-Live 34.35.2-4.

91. DE SOUZA 1999, p. 86-92; Μικρογιαννάκης 1967, p. 185.

92. Tite-Live 34.35.20 sq.

93. Polybe 22.15.1-6. Voir STEFANAKIS 1997, p. 210-213; CHANIOTIS 1996, p. 281-285; SPYRIDAKIS 1970, p. 59. Concernant l'action pirate des Phalasarniens, depuis le III^e siècle av. J.-C. jusqu'à leur destruction par les Romains, voir HADJIDAKI 2001, p. 158-9; HADJIDAKI 1992, p. 57-59.

94. Χανιώτης 1997, p. 267; sur la rançon payée pour la libération des esclaves, voir DE SOUZA 1999, p. 65-69; PETROPOULOU 1985, p. 73-74.

les Crétois recevaient de pirates ciliciens⁹⁵. La campagne organisée et réussie des Romains au début du I^{er} siècle av. J.-C., laquelle a également conduit à la destruction de Phalasarne, constitue le point culminant de la répression de la piraterie crétoise⁹⁶.

Strabon⁹⁷ évoque les pirates crétois, qui avaient succédé aux Tyrrhéniens au début du III^e siècle av. J.-C., et qui constituaient avec les Ciliciens, les pirates les plus farouches de la Méditerranée. Plutarque⁹⁸ et Appien⁹⁹, de plus, font référence à leurs rapides navires qui débouchaient des ports, fortifiés de tours et d'arsenaux. Les faits leur donnent raison. Le port de Phalasarne, grâce à son emplacement, pouvait constituer un centre d'opération de pirates idéal car le relief de la côte le cachait et, par conséquent, il était invisible aux bateaux qui passaient au large (fig. 2)¹⁰⁰. Il était fortifié de tours et se trouvait situé sur une voie maritime qui comptait parmi les plus importantes, reliant la Grèce à l'Afrique du Nord¹⁰¹.

Un port, carrefour des arts et des idées : l'architecture défensive et l'accumulation de richesses grâce aux donations de souverains

Le mur qui entoure le pied de la colline Koutri (fig. 15), de l'ouest à l'est, protégeant ainsi la plus grande partie de la ville et de l'acropole, est conservé sur une longueur de 550 m. Le mur, qui est double, est construit en appareil rectangulaire pseudo-isodome, avec des blocs de grès, et se compose de trois tours défensives au moins. À certains endroits, il est conservé sur une hauteur de 5 m. Le système défensif entourant le port, avec les tours et le mur mitoyen, prolonge le mur en question.

D'un grand intérêt est le double mur maritime qui relie la tour circulaire à la plus petite tour carrée qui se trouvait près de l'entrée du port (fig. 16). Le mur intérieur faisait probablement communiquer les deux tours tandis que le mur

95. STEFANAKIS 1997, p. 263; GARRAFFO 1974, p. 61. Sur la piraterie en tant que forme d'activité économique assurant la prospérité, voir DE SOUZA 1999, p. 56-69; *id.* 1993, p. 179-86. Pour le rôle particulier de la piraterie en tant qu'acteur économique de Crète, voir PETROPOULOU 1985, p. 35-45.

96. DE SOUZA 1999, p. 141-148, 157-161; *id.*, « Late Hellenistic Crete and the Roman Conquest », in Cavanagh W.G., Curtis M. (éds.), *Post-Minoan Crete: Proceedings of the Colloquium organised by the BSA and the I of A, University College London, November 1995, BSA Studies Series 2*, London, 1998, p. 112-116; Χανιώτης 1987, p. 270, 241, 244-5. Sur les proportions prises par la piraterie pendant la première moitié du I^{er} siècle av. J.-C., voir DE SOUZA 1999, p. 164-6.

97. *Geographica* 10.4.9, 12-18.

98. *Vie de Pompée* 24.1-3.

99. *Mithridatica* 96.

100. Sur les raisons qui ont conduit Phalasarne à une activité intense après 168 av.J.-C., voir HADJIDAKI 2001, p. 157-158. DE SOUZA (1999, p. 59) exprime des réserves sur le fait que Phalasarne ait été un centre d'opérations de piraterie.

101. Concernant les sites-types pour les bases de pirates, avec des baies profondes et bien cachées, ainsi que des lieux élevés qui dominent le golfe et constituent des observatoires déjà depuis la période MRRIC, voir NOWICKI 2000, p. 264-65. A comparer également avec la base stratégique pirate d'Aigila, situé sur l'île d'Anticythère (Skylax 113bis, 4-6; Denys Perieg, *Orbis descriptio*, 499; Ptolémée 3.14.44, 10), « un site idéal pour l'attaque des navires qui désiraient éviter le cap Malée » (BRULÉ 1978, p. 31. Voir également DE SOUZA 1999, p. 51). Aigila a trouvé la même fin tragique, sous les coups de Metellus, que Phalasarne, cité par laquelle elle était probablement contrôlée, car beaucoup de monnaies phalasarniennes, trouvées sur l'île, montrent que les habitants d'Aigila avaient des contacts plus étroits avec la Crète, qu'avec Cythère et le Péloponnèse (voir *TA NEA*, 03-09-2003, p. 55; *EΘΝΟΣ*, 02-10-04, p. 20-21).

extérieur les entourait en les protégeant des vagues. L'espace vide qui se trouvait entre eux, d'une profondeur d'environ 2,5 m, était rempli de sédiments marins et se trouvait dans l'Antiquité sous la surface de la mer¹⁰².

En outre, des vestiges de murs sont conservés sur une longueur de 600 m; ils appartiennent à une série de fortifications qui se prolongeaient le long de la péninsule et qui protégeaient de cette manière le port et les autres bâtiments situés dans la plaine et autour du port. Les dessins de Spratt, réalisés au XIX^e siècle, en apportent la preuve (fig. 17)¹⁰³.

La tour circulaire méridionale (fig. 18), d'un diamètre de 9 m., est conservée sur une hauteur de 4,5 m et se compose de murs croisés, qui divisent l'intérieur en quatre compartiments; ceux-ci étaient remplis de gravier mêlé de terre et de tessons de céramique à figures rouges et à figures noires, qui servait à consolider le mur extérieur. Cette tour a été construite selon l'appareil isodome et son matériau de construction était le grès. Son euthyntérie était décorée d'une moulure (κυμώτιον). Le polissage des blocs et la qualité du travail convergent pour une datation à la fin du IV^e siècle. Un réservoir d'eau, au contact de la tour circulaire, approvisionnait probablement la garde ou ravitaillait les bateaux¹⁰⁴. Cette découverte est très importante puisque nous ne connaissons pas d'autres réservoirs d'eau faisant partie d'installations portuaires.

La tour carrée septentrionale (6,5 m de côté), est située à 100 m plus au nord et est presque au contact de la « porte septentrionale ». La fondation de cette tour et son euthyntérie, décorée d'une moulure semblable à celle de la tour circulaire méridionale, est la seule partie conservée¹⁰⁵.

À l'endroit où le double mur – dont le début se situe près de la tour septentrionale – rencontre les fortifications de l'acropole, se trouve une construction polygonale (fig. 21), partiellement fouillée, constituée d'un mur (d'une hauteur de 1,80 m) fait de pierres rectangulaires selon l'appareil isodome, ce qui contribue à la dater du IV^e siècle. Le mur s'infléchit à son extrémité nord et continue à l'ouest, avec un périmètre total de 20 m. Au nord de ce mur se trouve une rue pavée montante, qui constitue probablement une partie de la route principale qui relie le port à la ville et à l'acropole et qui traverse l'espace des ateliers¹⁰⁶.

La plus grande section de fortifications conservées se situe au nord du port. La plupart des blocs de pierre de cette section sont décorées de ciselures d'angle et proviennent des fortifications du IV^e siècle av. J.-C. Les fortifications septentrionales constituent la seule section des murs de la ville à avoir survécu au tremblement de terre de 365 av. J.-C., même si elles ont été sérieusement affectées par l'érosion naturelle.

102. HADJIDAKI 1990, p. 359; HADJIDAKI 1988, p. 471-473.

103. SPRATT 1865, p. 229.

104. Sur la tour circulaire méridionale, voir HADJIDAKI 2001, p. 156; FROST 1997, p. 108; Χατζηδάκη 1993, p. 554; FROST et Χατζηδάκη 1993, p. 559-60; FROST et HADJIDAKI 1990, p. 515-517; HADJIDAKI 1990, p. 359; Χατζηδάκη 1989/90, p. 256-259; HADJIDAKI 1988, p. 468-474. Sur les bassins d'eau des ports voir BLACKMAN 1982b, p. 204.

105. HADJIDAKI 2001, p. 156; FROST et HADJIDAKI 1990, p. 517-524; Χατζηδάκη 1989/90, p. 259.

106. HADJIDAKI 2001, p. 157; Χατζηδάκη 1998a, p. 589; Χατζηδάκη 1997, p. 697-9. Pour l'espace des ateliers voir plus concrètement, Χατζηδάκη 1994/1996, p. 230-232.

Il est difficile d'accepter qu'une ville aussi petite que Phalasarua puisse disposer des ressources économiques nécessaires pour la construction de telles fortifications sans avoir recours à des donateurs étrangers¹⁰⁷. Nous savons qu'un certain nombre de cités crétoises importantes, Gortyne par exemple, reçurent par la suite de la part de certains royaumes hellénistiques des aides pour la construction de fortifications¹⁰⁸. Il est donc permis de penser qu'une puissance extérieure contribua également aux dépenses de Phalasarua. Une période probable est entre 334 et 331 av. J.-C., lors de la conquête de l'Empire perse par Alexandre le Grand. Les sources historiques nous apprennent que les cités de Crète ont alors été divisées, certaines combattant dans les armées d'Alexandre tandis que d'autres combattaient dans les rangs de son adversaire.

Une expédition pour la libération des Grecs de l'influence macédonienne a commencé en 331 av. J.-C., quand le roi de Sparte, Agis, a mené contre Antipatros, régent d'Alexandre en Europe, un contingent constitué de mercenaires grecs rassemblés au Cap Ténare¹⁰⁹. Phalasarua était le premier port crétois que les bateaux rencontraient en Crète lorsqu'ils se dirigeaient du cap Ténare vers les côtes de Libye; il est donc probable que ces mêmes puissances qui s'opposèrent à Alexandre le Grand, fournirent l'argent nécessaire à la construction des fortifications¹¹⁰.

Une deuxième phase de fortification est observée au cœur du port:

Une tour rectangulaire (5 x 3 m) a été construite à côté de la tour carrée, ultérieurement (fig. 19), comme le prouvent son appareil et son matériau de construction, souvent en remploi, alors que la tour carrée est soigneusement construite. La « porte septentrionale » y est conservée (fig. 20). Sa largeur est de 1 m, sa hauteur de 1,5 m. La hauteur de la tour rectangulaire est estimée à environ 5 m. Cette construction a été interprétée comme un acte d'urgence, dans un moment de péril, entre le II^e et le début du I^{er} siècle av. J.-C., comme l'atteste la céramique trouvée sur place¹¹¹. A la suite de la destruction de la tour carrée du

107. Les bienfaits des souverains de l'époque hellénistique sont bien connus; ils avaient trois objectifs: l'entretien de relations politiques utiles, la manifestation de la puissance royale ainsi que l'établissement d'une relation de dépendance. Le roi de Pergame Attale I^{er} a ainsi offert aux Éoliens les sommes nécessaires à la construction des murs de la place forte d'Élaos (Polybe 4.65.6-7), car son objectif était la formation d'une alliance contre Philippe V (9.30.7). Voir HANSEN E.V., *The Attalids of Pergamon*, Cornell 1971², p. 46, 292. MAC SHANE R.B., *The Foreign Policy of the Attalids of Pergamon*, Illinois 1964, p. 101, 109. De manière plus générale, au sujet des bienfaits des rois envers des villes étrangères pendant l'Antiquité, voir VEYNE P., *Le pain et le cirque*, Paris 1976.

108. Ptolémée IV Philopator a subventionné la construction d'une partie de murs de Gortyne (Strabon 10.476). Voir Παπαδάκης 2000, p. 190.

109. En 333 av. J.-C., un important afflux d'argent est probablement parvenu en Crète, provenant des forces anti-macédoniennes. Agis a reçu 30 talents d'argent et 10 trirèmes du perse Autophradates, et les a envoyés à son frère Agésilas au cap Ténare, pour qu'il recrute des marins et se rende en Crète le plus rapidement possible. Il avait pour but d'affilier aux Perses les cités crétoises, et ce but a été provisoirement atteint (Arrien 2.13.4). Voir Μικρογιαννάκης 1967, p. 36-9; BADIEN E., « Harpalus », *JHS* 81, 1961, p. 25-6. Amphoteris a eu pour mission de réprimer la piraterie, et de lutter contre la révolte du Péloponnèse (Arrien 3.6.3; Quinte-Curce 4.8.15). Sur les opérations d'Amphoteris et leur importance, voir DE SOUZA 1999, p. 40; BOSWORTH 1975, p. 27-43; Μικρογιαννάκης 1967, p. 41-43.

110. Voir aussi SEKUNDA N., « Η Φαλάσσαρνα, οι Πέρσες και ο Μ. Αλέξανδρος », *Κρητικό Πανόραμα* 2, 12/2003-01/2004, p. 128-129. Concernant l'introduction possible de monnaies par Agésilas et Agis, en Crète, voir Τουράτσογλου 1995, p. 23.

111. HADJIDAKI 2001, p. 156; Χατζηδάκη 1993, p. 554; FROST et HADJIDAKI 1990, p. 517-521, où la séparation des deux tours n'était pas encore distincte.

IV^e siècle, dont la cause nous échappe, les constructeurs ne se sont plus réellement soucié de l'homogénéité de leurs installations défensives¹¹².

Une section intéressante du double mur d'une épaisseur de 1 m et d'une hauteur d'environ 2 m a été dégagée à l'ouest de la tour rectangulaire septentrionale jusqu'aux fortifications du pied de la colline. Ce mur est également construit en appareil rectangulaire pseudo-isodome. Des matériaux provenant des murs du IV^e siècle av. J.-C. ont été utilisés et sa fondation se trouve sous la surface initiale de la mer. Il était lié aux fortifications de la ville et séparait le port militaire du port secondaire. Un petit espace sacré avec une table d'offrandes a été trouvé en relation avec la section occidentale du mur en question¹¹³.

Ce mur a pu être construit lors d'une période de grand danger. Nous savons que durant la période hellénistique Phalasarua a souvent été menacée par les cités proches, plus puissantes, tout d'abord par Polyrrhénia, puis, vers 184 av. J.-C., par Kydonia¹¹⁴; les murs pourraient donc avoir été construits à ce moment-là¹¹⁵. Il est cependant possible également qu'ils aient été construits en 67 av. J.-C., quand la ville a été attaquée et détruite par les Romains¹¹⁶.

Architecture portuaire échanges d'idées en Méditerranée: Les ports de la Méditerranée, Phalasarua et les Phéniciens de l'Occident

Le port militaire de Phalasarua (fig. 21) communiquait avec la ville par l'intermédiaire des murs de fortification¹¹⁷; il s'agissait d'un bassin portuaire de 100x75m, aménagé à l'emplacement d'un ancien bassin¹¹⁸, aujourd'hui complètement comblé et situé 6,6 m au-dessus du niveau de la mer. Le fond calcaire du port se trouvait à 2 mètres au minimum en-dessous du niveau de la mer et présentait une pente de 3 degrés vers l'Est¹¹⁹; cette profondeur devait être suffisante pour les bateaux du IV^e siècle av. J.-C., plus petits et plus légers que les trirèmes avec une capacité de fond de 1,20 m¹²⁰.

Le port était relié à la mer par deux canaux. Le principal canal d'entrée avait une longueur de 120 m, une largeur de 10 m et une profondeur de 3,20 m par

112. FROST et HADJIDAKI 1990, p. 525.

113. Χατζηδάκη 1998α, p. 589; Χατζηδάκη 1994-1996, p. 233-235; Χατζηδάκη 1992, p. 567.

114. Polybe 22.15.1-6; CHANIOTIS 1996, p. 281-285.

115. HADJIDAKI 2001, p. 157-158.

116. FROST 1997, p. 110. La montée continue du niveau de la mer pendant cette période (PIRAZZOLI *et al.* 1992, p. 386-390) pourrait aussi être la cause des nouvelles constructions. HADJIDAKI 2001, p. 157-8; FROST et HADJIDAKI 1990, p. 524.

117. Sur les ports reliés à la ville par l'intermédiaire de murailles, voir BLACKMAN 1982b, p. 193-4.

118. Concernant la formation des ports à partir de bassins naturels, voir BLACKMAN 1982b, p. 193.

119. Pour le port militaire voir HADJIDAKI 2001, p. 155-156; Χατζηδάκη 1992, p. 567; HADJIDAKI 1990, p. 359-60. Des sédiments marins anciens, des dépôts et des organismes ont été récupérés et analysés. Leur association avec la céramique, les monnaies, les clous et les nombreuses pointes de flèches en cuivre trouvés sur place, a confirmé qu'il s'agissait d'un port militaire, utilisé au moins depuis l'époque hellénistique, cf. HADJIDAKI 1988, p. 474-5. La fouille a également très bien mis en évidence la stratigraphie du remblai. L'étude des indications archéologiques et géomorphologiques, de la lithologie, des macro- et microfaunes et la méthode du carbone 14 nous apportent de multiples détails quant à l'évolution de cet espace à travers les siècles (PIRAZZOLI *et al.* 1992, p. 377, 382). A propos des ports militaires de manière plus générale, voir BLACKMAN 1982b, p. 189.

120. Concernant les trirèmes voir MORRISON J.S., COATS J.F., *The Athenian Trireme*, Cambridge, 1986. ROUGÉ 1981, p. 84-92; AMIT 1965, p. 9-14, 27, 29-53. Concernant de manière plus générale la marine antique voir DELGADO 1997.

rapport au niveau de la mer¹²¹. Le canal secondaire communique avec le premier mais s'en détache et aboutit à la mer environ 100 m plus au nord. Son fond était beaucoup moins profond que le précédent, ce qui implique qu'il n'était guère navigable. Peut-être était-il utilisé pour éviter l'ensablement qui aurait pu obstruer le port, ou bien pour permettre l'accostage de petites barques¹²². Les deux canaux sont d'origine naturelle, mais le principal a été élargi et creusé afin de le rendre navigable depuis le port jusqu'à la mer¹²³.

A la limite du bassin portuaire se trouve une jetée (fig. 22). Des blocs de pierre de forme quadrangulaire sont agencés suivant le système *φορμηδὸν καὶ παρά μῆκος* (« en forme de croix et suivant la longueur »). Par ailleurs, quelques blocs du sol de la jetée sont transpercés d'un trou qui a servi à attacher les amarres et portent les traces de frottement des cordes. La hauteur de la jetée était de 0,80 m et était immergée sur sa moitié, laissant seulement 0,40 m en surface. Cette profondeur rend cet endroit précis difficilement accessible aux trirèmes et autres grands navires. Apparemment, donc, seuls amarraient là de petits bateaux qui transportaient du ravitaillement et du personnel vers les navires qui étaient ancrés à l'intérieur du port, où l'eau était plus profonde¹²⁴.

Le côté SE de la jetée est caractérisé par une série de pierres qui, à intervalles réguliers, font saillie et sont perforées sur leur face externe (fig. 23). Les traces d'usure montrent que ces trous servaient à attacher un gros câble qui immobilisait le navire. À distance égale, à gauche et à droite du *provolos*, de longues pierres proéminentes ont été percées de plus petits trous aux extrémités de la jetée. Il s'agit de perforations où étaient nouées deux cordes secondaires qui démarraient depuis les flancs de la poupe afin de stabiliser le bateau¹²⁵. La proue était stabilisée par l'ancre¹²⁶. La jetée de Phalasarina se poursuit, comme l'indique la campagne de fouilles de 2003, sur toute la partie sud du port jusqu'à la tour circulaire.

Un peu avant cette tour, une porte a été découverte sur le quai, donnant sur un grand escalier ou une rampe qui s'enfonçait dans l'eau. Apparemment, il doit s'agir d'un lieu de déchargement mais sa relation avec les autres secteurs de la jetée reste à déterminer¹²⁷.

Derrière et au nord du port militaire, se trouve un deuxième espace de 50x35 m qui à l'âge classique devait, suivant les calculs, se trouver en-dessous de la mer (fig. 24). La configuration géologique de la région montre qu'il s'agit d'un deuxième bassin, peut-être un port secondaire. Sur son côté oriental, on distingue 12 blocs équarris, à 4 m de distance chacun. Il s'agit peut-être des limites de 12 arsenaux, ou d'un portique, de 30 m de long et de 4 m de large¹²⁸.

121 Sur les entrées étroites des ports anciens, voir BLACKMAN 1982b, p. 194.

122 Sur les problèmes des remblais et les solutions apportées, voir BLACKMAN 1982b, p. 199.

123 HADJIDAKI 1990, p. 360; HADJIDAKI 1988, p. 475-476; PIRAZZOLI *et al.* 1992, p. 382.

124 Concernant la jetée voir Χατζηδάκη 1998a, p. 589; FROST 1997, 108; Χατζηδάκη 1994-1996, p. 235. La fouille de la jetée a fait l'objet des trois dernières périodes de fouilles et a fourni des éléments importants qui seront publiés prochainement. Pour les quais en général, voir BLACKMAN 1982b, p. 202.

125 Concernant les perforations des jetées, voir BLACKMAN 1982b, p. 203.

126 Deux ancres en pierre ont été, jusqu'à présent, trouvées à l'intérieur du port.

127 Pour des constructions similaires aux quais, voir BLACKMAN 1982b, p. 204.

128 HADJIDAKI 2001, p. 157; Χατζηδάκη 1997, p. 700; Χατζηδάκη 1994-1996, p. 233; Χατζηδάκη 1993, p. 554; FROST et Χατζηδάκη 1993, p. 559-60; FROST et HADJIDAKI 1990, p. 524-5; Χατζηδάκη 1989-1990, p. 259. Sur les arsenaux en général, voir BLACKMAN D., « Progress in the Study of Ancient Shipyards: a Review », in Beltrame C. (éd.), *Boats, Ships and Shipyards*, Oxford, 2003, p. 81-90; BLACKMAN 1982b,

Le port de Phalasarne présente ainsi beaucoup de points communs avec l'antique *cothon*, nom donné dans l'Antiquité au double port circulaire de Carthage, une merveille de la technologie navale antique¹²⁹, et qui de manière plus générale caractérise les ports phéniciens de l'Occident¹³⁰. Les auteurs anciens attribuent en effet aux Phéniciens établis en Méditerranée occidentale l'invention de cette construction portuaire. Ce terme se rapporte aux ports artificiels reliés à la mer par un canal, protégés par les remparts de la ville mais qui se trouvent en dehors des fortifications¹³¹.

À Carthage, le port militaire (fig. 25) est constitué d'un bassin circulaire d'une surface de 6 hectares (300 m de diamètre) et d'une profondeur de 1,90 m ; il est entouré d'un haut rempart. Au milieu du bassin, un amoncellement de terre forme un îlot artificiel où trouvaient refuge les navires carthaginois ; la résidence de l'amiral y était établie. Ce bassin communique avec la mer grâce à un deuxième port rectangulaire et ensuite avec un canal artificiel¹³².

Le port carthaginois fut tout d'abord aménagé à la fin du IV^e siècle av. J.-C., peut-être dans les années qui ont suivi l'expédition d'Agathoclès en 310 av. J.-C. mais il n'a pris sa forme finale de *cothon* qu'entre 200 et 150 av. J.-C.¹³³ La construction de ce port repose sans doute sur l'échange d'idées et de pratiques avec l'architecture militaire du monde grec, comme le prouvent les arsenaux de type hellénistique fouillés autour de l'îlot du port de Carthage¹³⁴.

Le port de Lechaion, à Corinthe, semble être toutefois le précurseur de ce type puisqu'il est le plus ancien port artificiel connu jusqu'à présent : il aurait été aménagé lors de la tyrannie de Périandre, à la fin du VII^e siècle av. J.-C. Un quai intérieur de forme serpentine a été aménagé et relié à deux quais extérieurs par le biais d'un canal étroit et revêtu intérieurement par un soutènement en pierres. Les 2 ports extérieurs étaient de forme carrée et les vestiges des môles de l'un d'eux sont visibles¹³⁵. Dans son ensemble, la conception du port de Lechaion a plus de points communs avec le *cothon* de Carthage que Phalasarne puisqu'il fut bâti sur une côte plane sablonneuse ou vaseuse et qu'au centre se trouve un îlot qui pourrait avoir été aménagé. Ces similitudes ne doivent pas nous étonner

p. 204-6. Pour les arsenaux de Kition, voir CALLOT O., « Les hangars du port de Kition (V^e-IV^e siècle av. J.-C. », in Swiny *et al.* 1997, p. 71-81.

129. Diodore de Sicile 3.44.8 ; Strabon 17.3.14 ; Appien, *Libyca* 605-608.

130. FROST et HADJIDAKI 1990, p. 527 et n. 22 ; HADJIDAKI 1988, p. 477-478.

131. Le mot vient du grec et désigne depuis le VII^e siècle les récipients à boire de Laconie, utilisés par les marins et les soldats. Il s'agit d'un gobelet doté d'une anse et caractérisé par une lèvre recourbée vers l'intérieur et de hautes parois qui empêchaient le liquide transporté de s'écouler lors de conditions difficiles. HADJIDAKI 1998b, p. 477.

132. Sur le double port de Carthage voir LAND S., *Carthage. A History*, Oxford, 1995, p. 172-189 ; HURST H., STAGER L., « A metropolitan landscape : the late punnic port of Carthage », *World Archaeology* 9, 1978, p. 340-1 ; BARADEZ J., « Nouvelles recherches sur les ports antiques de Carthage », *Karthago* IX, 1959, p. 47-78. Pour la topographie de la ville, voir HUSS W., *Die Karthager*, München, 1985, p. 19-23.

133. HADJIDAKI 1988b, p. 478 ; HURST 1979, p. 22-28.

134. HADJIDAKI 1988b, p. 478 ; HURST 1979, p. 27-32. D'autres ports sont considérés comme des *cothon* dans la bibliographie et ont une forme semblable à celles de Carthage et Lechaion mais ils sont taillés dans une côte rocheuse où sans doute existait une formation naturelle. Ainsi, les *cothon* mentionnés en Occident comme ceux de Hadrumentum, Mahdia, Motya, Rachgouin et Monastir ont sans doute été utilisés comme bassins peu profonds pour bateaux de pêche. Voir HADJIDAKI, 1988b, p. 478-479. BLACKMAN 1982a, p. 93-4.

135. Voir PARIS J., « Contributions à l'étude des ports antiques du monde grec », *BCH* 39, 1915, p. 5-16 ; SHAW J., « A foundation at the inner harbor at Lechaion », *AJA* 73, 1969, p. 370-372. BLACKMAN 1982b, p. 188.

puisque les contacts entre Corinthe et Carthage nous sont connus depuis le VI^e siècle av. J.-C. De nombreux tessons d'amphores corinthiennes de cette époque ont d'ailleurs été trouvés à Carthage¹³⁶.

Le port de Phalasarne pourrait aussi être comparé au double port fermé de Césarée qu'Hérode a fait aménager après avoir reconstruit l'habitat pré-existant, connu sous le nom de « Tour de Straton », d'après le témoignage de Josèphe (14.76.4-5)¹³⁷. Le bassin du port sud – le « port intérieur » –, d'après les fouilleurs, mesure 250 x 100 m ; la céramique trouvée sur place montre que son utilisation est limitée à la période allant du II^e siècle av. J.-C. au I^{er} siècle ap. J.-C. Le port était de forme ovale et comprenait en son sein un quai auprès duquel des travaux de creusement ont été réalisés afin d'atteindre une profondeur d'au moins deux mètres. Un deuxième bassin d'eau saumâtre est situé à proximité du port intérieur. Plusieurs vestiges défensifs, d'époque hellénistique, peuvent être observés : 2 tours circulaires de 12 m de diamètre près de la mer et reliées par un mur de rempart ainsi que les traces d'une troisième tour circulaire de 13 m de diamètre en dessous du niveau de la mer. Il s'agit sans doute d'une partie de la fortification de la ville qui enferme les deux ports en créant, de cette manière, un port double fermé avec un bassin au Nord et un au Sud¹³⁸.

Un des deux ports de Thasos était fermé selon Skylax¹³⁹, le port occidental étant considéré comme port militaire (fig. 26). La recherche archéologique a montré que le port quadrangulaire était formé de 2 môles qui étaient les extensions des remparts de la ville antique, dans la mer, renforcées par des tours. Bien que la fortification portuaire ancienne date du VI^e et du début V^e siècle (500-490), au cours du IV^e siècle av. J.-C. des tours circulaires furent bâties pour renforcer le rempart. Il y en a au moins 3 (peut-être 2 autres) dont deux contrôlent l'entrée du port¹⁴⁰.

Le port d'Amathonte, à Chypre, était également fermé, avec une entrée très étroite¹⁴¹, comme le port fermé des Halieis (Porto Heli) en Argolide, lequel avait une entrée délimitée par deux tours circulaires et qui ne dépassait pas une ampleur de 20 m¹⁴². Citons également les ports d'Athènes au Pirée, d'Égine, de Samos et d'Antissa, qui font partie des ports fermés d'Égée les mieux connus¹⁴³.

136. STAGER L., « Excavations at Carthage, the Punic Project: a first interim report », *AASOR* 43, 1976, p. 151-70.

137. HADJIDAKI 1996. Sur Caesaria Maritima et ses ports, voir OLESON J.P., BRANTON G., « The Technology of King Herod's Harbour », in Vann R.L. (éd.), *Caesarea Papers. Straton's Tower, Herod's Harbour, and Roman and Byzantine Caesarea*, *Journal of Roman Archaeology*, Supl. 5, Ann Arbor, 1992, 58-63; RABAN A., HOLM K.G. (éds.), *Caesaria Maritima: A Retrospective after Two Millennia*, Leiden, 1996; RABAN A., « The Herodian Harbour of Caesarea: how it was built and operated », *Centre for Maritime Studies News, Rep.* 19, Haifa 1992; RABAN A., HOHLFELDER R.L., « The Ancient Harbours of Caesarea Maritima », *Archaeology*, 34.2, 1981, p. 56-60.

138. Voir HADJIDAKI 1996, p. 53 et n. 2 avec toute la bibliographie récente sur le port à l'entrée « Stratonos Pyrgos ».

139. *Periplus* 67.

140. Sur le port de Thasos, voir Σίμωνι 1994-5; Σίμωνι A., EMPEREUR J.-Y., « Ενάλιες ελληνογαλλικές έρευνες στο λιμάνι της Θάσου », *AAA* XX, 1-2, 1987, p. 75-92.

141. EMPEREUR J.-Y. et VERLINDEN C., « The underwater excavation at the ancient port of Amathus in Cyprus », *IJNA* 16:1, 1987, p. 7-18.

142. BLACKMAN 1982a, p. 90-91; JAMESON M., « Halieis at Porto Heli », in Blackman D.J. (éd.), *Marine Archaeology*, London, 1973, p. 219-231; JAMESON M., « Excavation at Porto Heli », *Hesperia* 38, 1969, p. 311-342.

143. Sur le port du Pirée, voir AMIT 1965, p. 73-79; PANAGOS C.T., *Le Pirée*, Athènes, 1968, p. 159-214; GARLAND R., *The Piraeus: From the Fifth to the First Cent. B.C.*, London 1987; sur le port d'Égine, voir

Le port de Phalasarua, qui a pris sa forme finale dans la deuxième moitié du IV^e siècle av. J-C., est cependant beaucoup plus ancien que ceux que nous venons de citer, à l'exception du port de Lechaion. Il combine les caractéristiques du *cothon* et du port fermé, et même s'il présente de nombreuses similitudes, des points de vue technique et formel, avec tous ces autres ports, il garde néanmoins un caractère unique. Il est aménagé à l'emplacement d'un marais salant mais ses dimensions sont plus importantes et il était sans doute double, le bassin extérieur servant de port militaire. Sa forme et son utilisation peuvent donc être comparées aux ports de Lechaion, Carthage, Césarée, Thasos, etc., mais la technique de construction diffère également¹⁴⁴. Skylax utilise l'expression de « port fermé » pour qualifier d'autres ports fortifiés du IV^e siècle av. J-C comme Kydonia, en Crète, Thasos, Samos, Cos et autres. Mais tous ces ports ont été créés par l'aménagement adéquat de petites baies avec môles et quais. Ce terme, donc, définit sans doute des ports qui sont entourés par les fortifications de la ville ou bien encore des ports dont l'entrée est fermée par une chaîne pour une plus grande sécurité¹⁴⁵. Le terme *cothon*, quant à lui, est probablement utilisé pour des ports entièrement aménagés sur des côtes sablonneuses en suivant une règle de construction particulière qui comprend l'îlot à l'intérieur du port, ce qui manque à Phalasarua¹⁴⁶.

Conclusion

Le port de Phalasarua, qui par chance est conservé dans son ensemble, à l'écart de la mer, constitue une occasion unique pour définir les termes « port fermé » et *cothon* et pour obtenir des informations sur les constructions portuaires dans l'Antiquité. Il permet, en outre, de montrer des aspects inconnus des relations de la Crète avec les Phéniciens de la Méditerranée occidentale et jouera un rôle important dans le domaine de l'archéologie maritime. L'étude des découvertes réalisées lors des fouilles et, principalement, de la céramique et de la monnaie, contribue considérablement à la reconstitution de l'économie de la Crète occidentale, et l'étude de son architecture défensive nous permet d'intégrer Phalasarua dans le contexte des forces commerciales, navales et pirates hellénistiques de la Méditerranée.

KNOBlauch P., « Die Hafenanlagen der Stadt Agina », *AD* 27, 1972 (1974), A, p. 50-85 ; sur le port de Samos, voir Σίμωνι Α., « Το αρχαίο λιμάνι της Σάμου », *AAA* XXI, 1988, p. 111-125 ; sur Antissa, Σίμωνι Α., « Καλός Λιμένας (Τσαμούρ λιμάνι). Ο πολεμικός ναύσταθμος της αρχαίας Αντίσσης », *AAA* XXIX-XXXI, 1996-8, p. 147-156.

144. Sur la construction des ports dans l'Antiquité, voir Vitruve, *De Architectura*, v.12.2-3. BLACKMAN 1982a, p. 79.

145. BLACKMAN 1982b, p. 194.

146. Voir HADJIDAKI 1988, p. 478-479.

Abréviations et bibliographie

- AMIT M., *Athens and the Sea. A Study in Athenian Sea-Power*, Latomus 61, Bruxelles, 1965.
- BLACKMAN D.J., 1982a, «Ancient harbours in the Mediterranean», *IJNA* 11.2, 1982, p. 79-103.
- BLACKMAN D.J., 1982b, «Ancient harbours in the Mediterranean», *IJNA* 11.3, 1982, p. 185-211.
- BOSWORTH A.B., 1975, «The mission of Amphoterus and the outbreak of Agis' war», *Phoenix* 29, p. 27-43.
- BRULÉ P., 1978, *La piraterie crétoise*, Centre de recherches d'histoire ancienne 27, Paris.
- CHANOTIS A., 1996, *Die Verträge zwischen kretischen Poleis in der hellenistischen Zeit*, Stuttgart.
- DE SOUZA P., 1992, *Piracy in the Ancient world: from Minos to Mohammed*, (diss.) London.
- DE SOUZA P., 1999, *Piracy in the Graeco-Roman World*, Cambridge.
- ERRINGTON R.M., 1969, *Philopoemen*, Oxford.
- FROST F.J., 1997, «Tectonics and history at Phalasarna», in Swiny *et al.*, p. 107-115.
- FROST F.J., Hadjidaki E., 1990, «Excavations at the Harbour of Phalasarna in Crete», *Hesperia* 59, p. 513-27.
- FROST F.J., Χατζηδάκη E., 1993, «Φαλάσαρνα», *ΑΔ* 43 (1988), *B2-Χρονικά*, p. 559-60.
- GONDICAS D.G., 1988, *Recherches sur la Crète Occidentale*, Amsterdam.
- HADJIDAKI E., 1988, «Preliminary Report of Excavation at the Harbour of Phalasarna in West Crete», *American Journal of Archaeology* 92, p. 463-79.
- HADJIDAKI E., 1990, «Excavations at the Classical and Hellenistic Harbor at Phalasarna, West Crete, Greece», *Πεπραγμένα του Στ' Διεθνούς Κρητολογικού Συνεδρίου*, A1, p. 355-361.
- HADJIDAKI E., 1992, «Hellenistic Cretan Piracy», in Spence R.B., Nelson L.L. (éds.), *Scholar, Patriot, Mentor, Historical Essays in Honor of Demetrije Djordjević*, New York, p. 51-62. (aussi, *Вестник Древней Истории (Vestnik Drevnej Istorii)* 2, 1992, p. 154-161).
- HADJIDAKI E., 1996, «The Hellenistic Harbour of Phalasarna in Western Crete: A Comparison with the Hellenistic Inner Harbour of Straton's Tower», in Raban A., Holum K.G. (éds.), *Caesarea Maritima. A Retrospective after Two Millennia*, p. 53-64.
- HADJIDAKI E., 2001, «The Roman Destruction of Phalasarna», *Archaeology of the Roman Empire: a Tribute to the Life and Works of Professor Barri Jones*, *BAR international series* 940, p. 155-66.
- HADJIDAKI E., Iniotakis C., 2000, «Hellenistic Ceramics from Phalasarna», *The Ancient World* 31.1, p. 54-73.
- HARRISON G.W.M., 1993, *The Romans and Crete*, Amsterdam.
- HURST H., 1979, «Excavations at Carthage», *Antj* 59, p. 19-49.
- IC: Guarducci M., *Inscriptiones Creticae*, I-IV, Rome, 1935-1950.
- IG: *Inscriptiones Graecae*, Berlin, 1873-.
- IGCH: Thompson M., Mørkholm O., Kraay C.M. (éds.), *Inventory of Greek Coin Hoards*, New York, 1973.
- KARAFOTIAS A., 1998, «Crete in search of a new protector: Nabis of Sparta and his relations with the island», in Cavanaugh W.G., Curtis M. (éds.), *Post-Minoan Crete: Proceedings of the Colloquium organised by the British School at Athens and the Institute of Archaeology, University of London, November 1995*, *BSA Studies Series* 2, p. 105-111.
- KREUTER S., 1992, *Aussenbeziehungen Kretischer Gemeinden zu den hellenistischen Staaten im 3 und 2 Jh v. Chr.*, München.

- LE RIDER G., 1966, *Monnaies Crétoises du 6^e au 1^{er} siècle av. J.-C.*, Ecole Française d'Athènes, Études Crétoises 15, Paris.
- LEHMANN-HARTLEBEN K., 1923, «Die antiken Hafenanlagen des Mittelmeeres», *Klio* XIV, p. 67-74.
- NOWICKI K., 2000, *Defensible sites in Crete c. 1200-800 BC*, *Aegaeum* 21, Liège.
- PASHLEY R., 1837, *Travels in Crete*, II, London.
- PETROPOULOU A., 1985, *Beiträge zur Wirtschafts- und Gesellschaftsgeschichte Kretas in hellenistischer Zeit*, Frankfurt/Bern.
- PIRAZZOLI P.A., Ausseit-Badie J., Giresse P., Hadjidaki E., Arnold M., 1992, «Historical Environmental Changes at Phalasarna Harbour, West Crete», *Geoarchaeology* 7, p. 371-92.
- RABAN A., Holum K.G. (éds.), 1996, *Caesaria Maritima: A Retrospective after Two Millennia*, Leiden.
- ROUGÉ J., 1981, *Ships and Fleets of the ancient Mediterranean*, Middletown Conn.
- RIGSBY J.K., 1996, *Asyilia. Territorial inviolability in the Hellenistic world*, Berkeley.
- SPRATT T.A.B., 1865, *Travels and Researches in Crete*, II, London.
- SPYRIDAKIS S., 1970, *Ptolemaic Itanos and Hellenistic Crete*, Berkeley.
- STEFANAKIS M.I., 1997, *Studies in the coinages of Crete with particular reference to Kydonia*, University of London (Ph. D.).
- STEFANAKIS M.I., 1999, «The introduction of monetary economy and the beginning of local minting in Crete», in Chaniotis A. (éd.), *From Minoan Farmers to Roman Traders. Sidelights on the Economy of Ancient Crete*, Stuttgart, p. 247-268.
- STEFANAKIS M.I., 2000, «Ptolemaic Coinage and Hellenistic Crete», *Κρήτη και Αίγυπτος. Πολιτισμικοί Δεσμοί Τριών Χιλιετιών*, Ηράκλειο, p. 195-207.
- SVORONOS N., 1890, *Numismatique de la Crète Ancienne*, Macon.
- SWINY S., Hohlefelder R.L., Swiny H.W. (éds.), 1997, *Res Maritimae: Cyprus and the Eastern Mediterranean from Prehistory to Late Antiquity*, Atlanta.
- Syll³: Dittenberger W., *Sylloge Inscriptio-num Graecarum* (third edition), Leipzig, 1915-24.
- Εγγλέζου Μ., Μαρκουλάκη Στ., 1997, «Η ελληνιστική εποχή στην Κρήτη», *Ελληνιστική Κεραμική από την Κρήτη*, Χανιά, p. 12-18.
- Μαρκουλάκη Στ., 1997, «Αγγεία με ανάγλυφα εμβλήματα από την δυτική Κρήτη», *Ελληνιστική Κεραμική από την Κρήτη*, Χανιά, p. 72-106.
- Μικρογιαννάκης Ε., 1967, *Η Κρήτη κατά τους Ελληνιστικούς χρόνους. Αι πολιτικάί ιδία σχέσεις της νήσου μετ' άλλων πόλεων ή κρατών*, Αθήνα.
- Παπαδάκης Ν.Π., «Κρήτη και Πολεμική Αίγυπτος κατά τα ελληνιστικά χρόνια», in Καρέτσου Α. (éd.), *Κρήτη και Αίγυπτος Πολιτισμικοί Δεσμοί Τριών Χιλιετιών*, Ηράκλειο, p. 188-194.
- Σίμωσι Α., 1994-5, «Το αρχαίο πολεμικό λιμάνι της Θάσου», *ΑΔ* 49-50, Α', p. 133-159.
- Σκόρδου Μ., 1997, «Υστατες ερυθρόμορφες πελίκες από την επαρχία Κισάμου», *Ελληνιστική Κεραμική από την Κρήτη*, Χανιά, p. 36-61.
- Τζανακάκη Κ., 1997, «Ερυθρόμορφες πελίκες στο Μουσείο Ρεθύμνου», *Ελληνιστική Κεραμική από την Κρήτη*, Χανιά, p. 19-35.
- Τζεδάκης Ι., 1969, «Αρχαιότητες και μνημεία της Δυτικής Κρήτης», *ΑΔ* 24, p. 433-434.
- Τουράτσογλου Ι., 1995, «*Creta Numismatica*: Με αφορμή τον θησαυρό Κεντρική-Νότια Κρήτη 1991», *Disjecta Membra*, Αθήνα, p. 17-25.
- Χανιώτης Α., 1987, «Κλασική και ελληνιστική Κρήτη», *Κρήτη Ιστορία και Πολιτισμός* 1, Ηράκλειο, p. 175-284.

- Χατζηδάκη Ε., 1989/90, «Φαλάσαρνα», *Κρητική Εστία* 3, p. 256-260.
- Χατζηδάκη Ε., 1992, «Φαλάσαρνα», *ΑΔ* 42 (1987), *Β2-Χρονικά*, p. 566-567.
- Χατζηδάκη Ε., 1993, «Φαλάσαρνα», *ΑΔ* 43 (1988), *Β2-Χρονικά*, p. 559-560.
- Χατζηδάκη Ε., 1994/5, «Φαλάσαρνα», *Κρητική Εστία* 5, p. 230-236.
- Χατζηδάκη Ε., 1997, «Φαλάσαρνα», *ΑΔ* 47 (1992), *Β2-Χρονικά*, p. 697-700.
- Χατζηδάκη Ε., 1998a, «Φαλάσαρνα», *ΑΔ* 48 (1993), *Β2-Χρονικά*, p. 588-589.
- Χατζηδάκη Ε., 1998b, «Φαλάσαρνα», *Κρητική Εστία* 2, p. 287-290.
- Χατζηδάκη Ε., Ινιοτάκης Κ., Σωτηράκης Δ., 1996, «Ανάγλυφη παράσταση πολεμικού πλοίου σε επιγραφή από την δυτική Κρήτη», *Ενάλια* IV.3,4, p. 38-41.

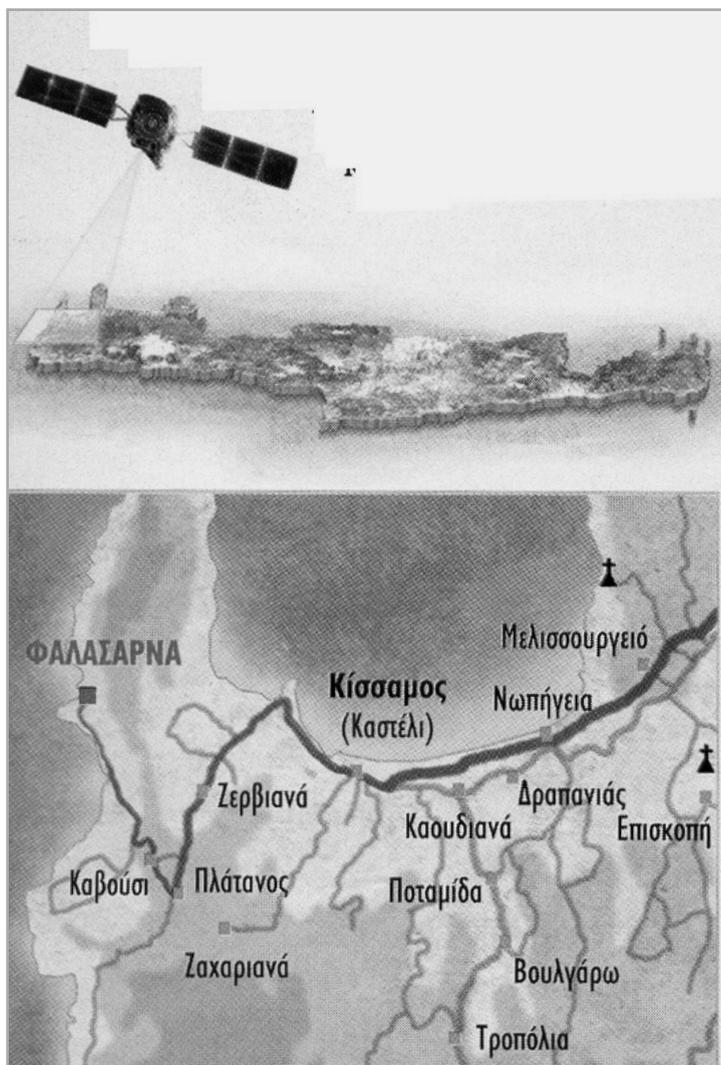


Fig. 1. Crète occidentale, carte (photo Κρητικό Πανόραμα).

147. Les photographies, sauf indication contraire, font partie des archives personnelles du Dr E. Hadjidaki, qui me les a généreusement concédées.

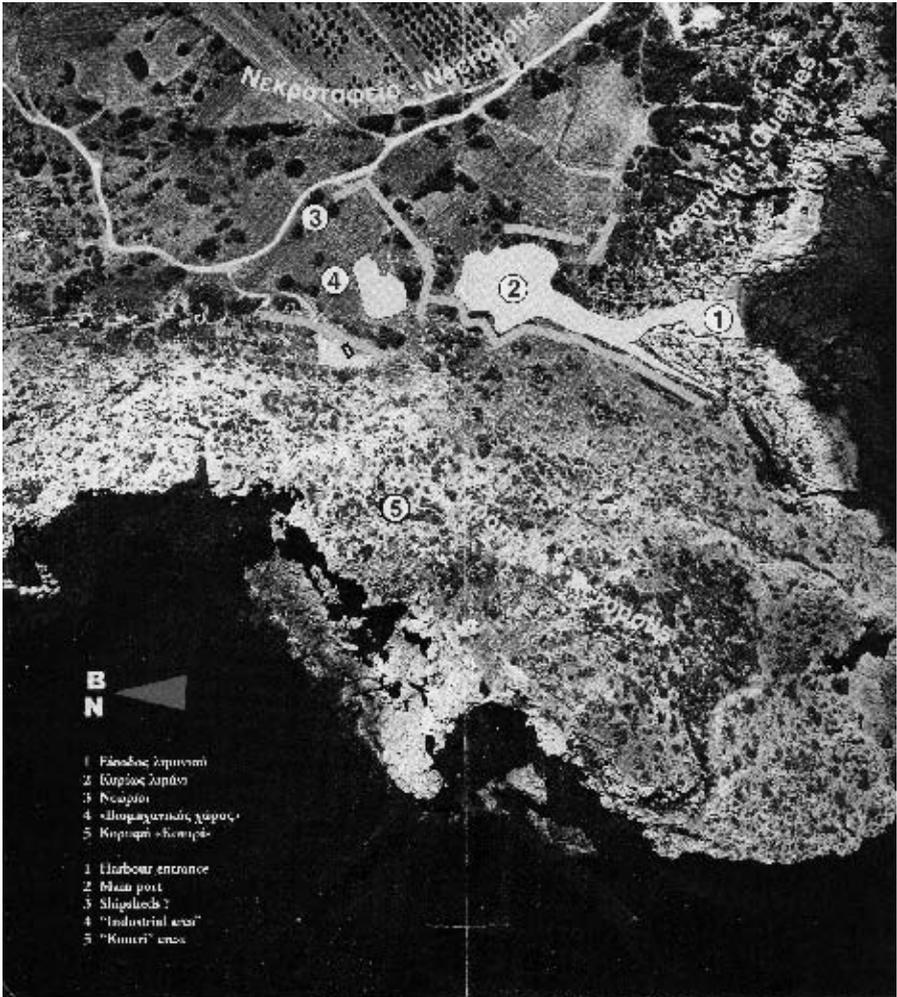


Fig. 2. Phalasarua, photographie aérienne du site archéologique.

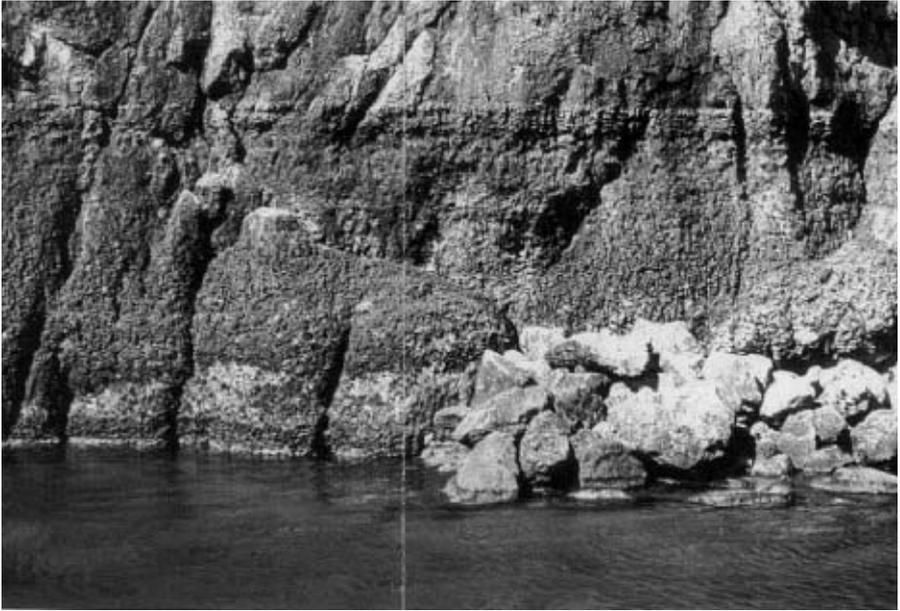


Fig. 3. *Phalasarna, traces du niveau de la mer dans l'Antiquité.*



Fig. 4. *Phalasarna, aryballes.*



Fig. 5. *Phalasarna, petites amphores ionisantes.*



Fig. 6. *Phalasarna*, pélikè attique (selon SKOVRDOU 1997, 43).



Fig. 7. *Phalasarna*, dessins de pélikai.

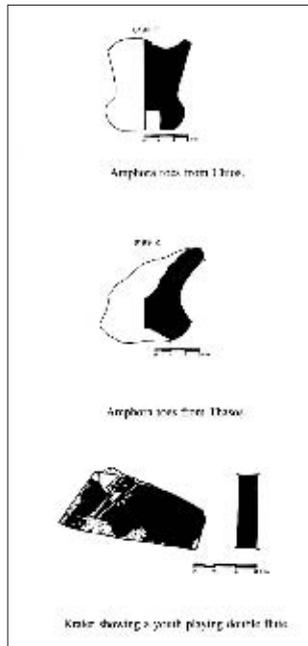


Fig. 8. *Phalasarna*, céramique.

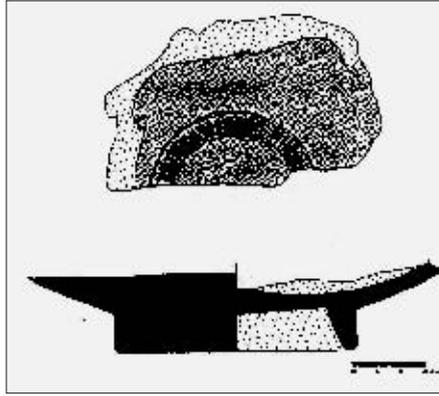


Fig. 9. *Phalasarua*, plat orné de palmettes gravées.

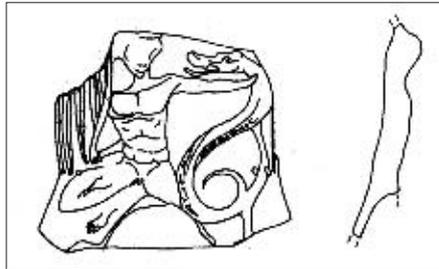


Fig. 10. *Phalasarua*, Jason combattant le dragon.

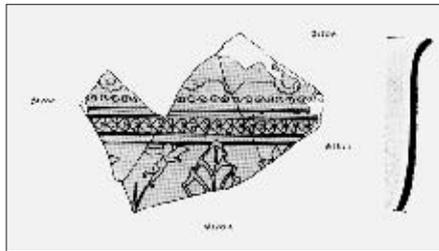


Fig. 11. *Phalasarua*, skyphos avec décoration en relief, un éros.



Fig. 12. *Phalasarua*, drachme d'argent, droit (photo B. Traeger).



Fig. 13. *Phalasarua*, drachme d'argent, revers (photo B. Traeger).



Fig. 14. *Phalasarua*, monnaie de bronze, revers (photo B. Traeger).



Fig. 15. *Phalasarua*, le mur de l'Acropole.

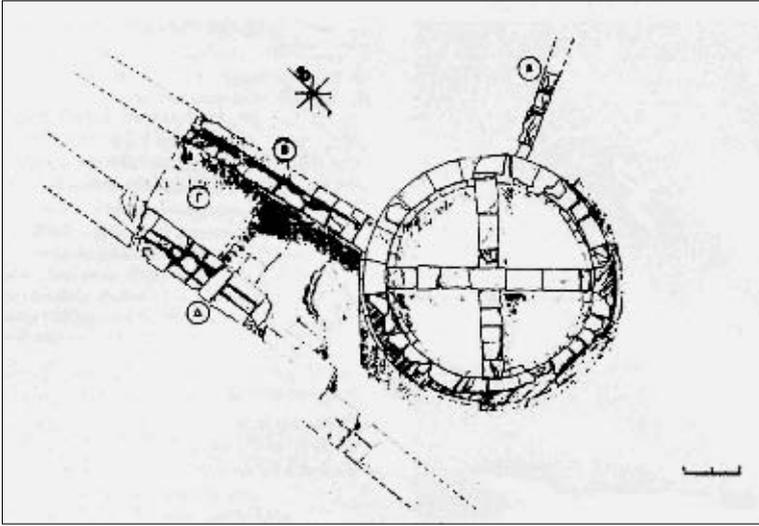


Fig. 16. *Phalasarua*, le double mur maritime et la tour circulaire méridionale.



Fig. 17. *Phalasarua*, dessin du site par Spratt (selon Spratt 1865, p. 229).



Fig. 18. *Phalasarna, la tour circulaire méridionale.*

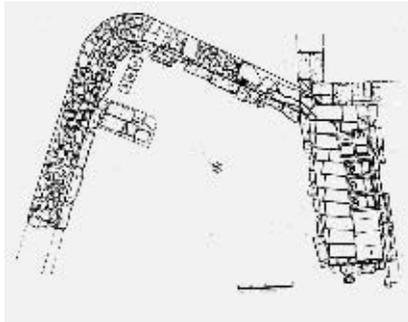


Fig. 19. *Phalasarna, la construction polygonale.*



Fig. 20. *Phalasarna, la porte septentrionale (photo Κρητικό Πανόραμα).*

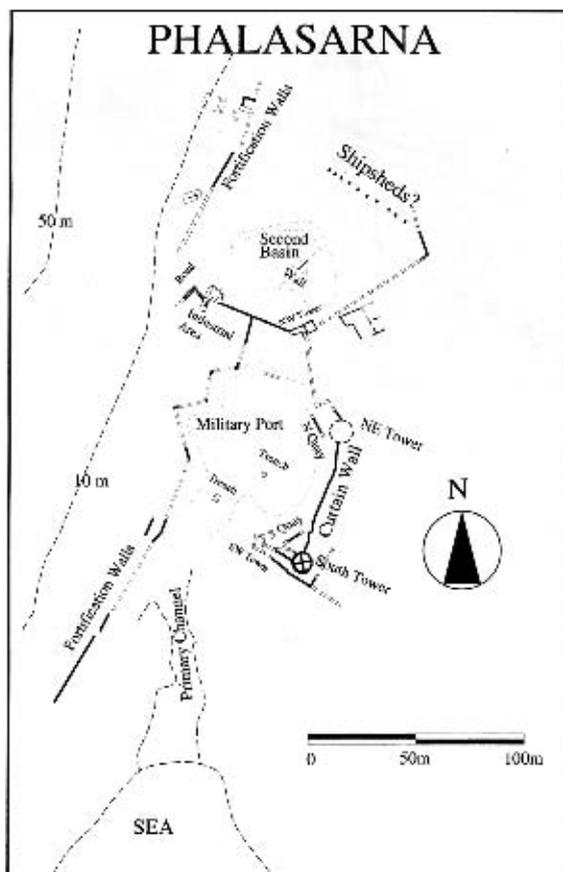


Fig. 21. *Phalasarua*, plan du site archéologique.



Fig. 22. *Phalasarua*, la jetée (photo Κρητικό Π ανόραμα).



Fig. 23. *Phalasarna, pierre, perforée, de la jetée*
(photo Κρητικό Πανόραμα).



Fig. 24. *Phalasarna, port secondaire* (photo Κρητικό Πανόραμα).

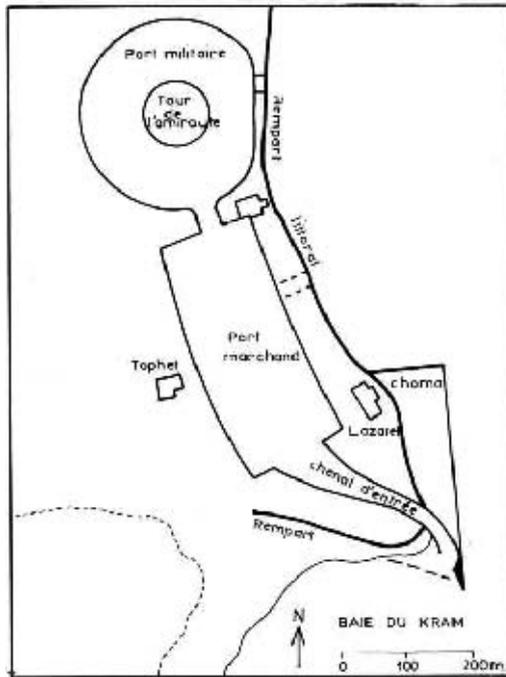


Fig. 25. Carthage, plan du port (selon FANTAR M.H., Carthage, the Punic City, Tunis 1998, p. 41).

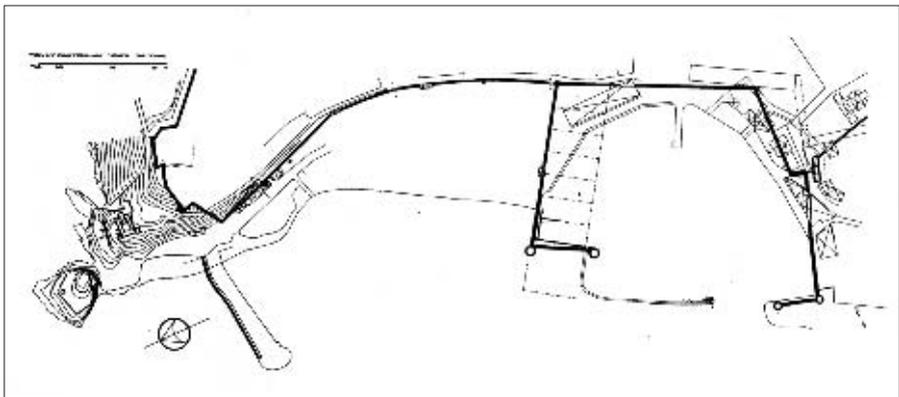


Fig. 26. Thasos, plan du port (selon Σίμωνσι 1994/5, p. 136).